

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — États-Unis, \$3.50
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avance.

Vol. XIV.

No. 40

Prix du numéro: 7 centins.—Annonces, la ligne: 10 centins
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

Montréal, Jeudi, 4 Octobre 1883.

SOMMAIRE

TEXTE: Les dieux et leurs habitants (suite), par Giulio.—
Notes sur l'Irlande (suite), par G.-A. Dumont.—Propos
du docteur, par le Dr E. Monin.—Nos gravures: Ouverture
de la chasse.—Arrêt d'un pointer; Les Araucaniens au
Jardin d'Acclimatation, à Paris; Les Cinghalais au Jar-
din d'Acclimatation à Paris; La chambre mortuaire de
M. le comte de Chambord.—Le Gouverneur-Général.—
Déclin du protestantisme dans la province de Québec.—
Une île détruite par le feu.—Choses et autres.—Poésie:
Le bateau-mouche.—Le moulin rouge (suite).—Le dra-
peau (suite), par Jules Claretie.—Nouvelles diverses.—
De tout un peu.—Les échecs.

GRAVURES: Arrêt d'un pointer.—Les Araucaniens au Jardin
d'Acclimatation, à Paris; Les Cinghalais au Jardin d'Ac-
climatation; La chambre mortuaire de M. le comte de
Chambord.

AUX ABONNÉS DE QUÉBEC

Nous informons respectueusement nos abonnés de
Québec que M. A.-J. Frigon, un de nos agents, leur
rendra visite d'ici à peu de jours. M. Frigon est autorisé
à collecter les sommes dues à l'administration, à donner
des reçus, etc.

Nos abonnés à *L'Opinion Publique* voudront bien
prendre bonne note de cet avis. Qu'ils soient prêts
quand notre agent se présentera chez eux.

LES DIEUX ET LEURS HABITANTS

(Suite)

XVI

LA COMÈTE DE 1881.—CONSTITUTION PHYSIQUE DES CO-
MÈTES.—LEUR NUCLÉUS: SES ALTÉRATIONS QUAND
IL VIENT PRÈS DU SOLEIL.

Tout le monde la vit, cette belle comète qui se
montra, il y a deux ans, à l'horizon de notre globe;
non seulement elle était visible à l'œil nu, mais encore,
circonstance qui n'est point à dédaigner par qui veut
sans trop de peine explorer les espaces célestes, elle
était visible aux heures les plus commodes de nos déli-
cieuses nuits d'été. Ainsi s'est offerte à nos voyageurs
une magnifique occasion de continuer leurs études et
de mettre à profit les jours, je ne dis pas de vacances,
mais de repos qu'ils ont pris sur leur planète natale
avant de reprendre leur voyage d'exploration. Ils ont
pu étudier une classe de mondes célestes, les plus mys-
térieux du système solaire et intermédiaires entre ceux
que nous disons être nos voisins et les plus éloignés.
Semblables aux planètes et cependant appartenant aux
mondes des étoiles, mystérieuses dans leur origine,
inexplicables dans leur forme et étranges d'aspect, les
comètes ont été pour les anciens et plus encore pour les
modernes qui en rient néanmoins, l'objet des commen-
taires les plus déraisonnables et les plus amusants. Il
sera bon dès lors de répéter ce que la science nous en
apprend.

La comète I de 1881 (car chaque année on en dé-
couvre plusieurs plus ou moins éclatantes), après avoir
tourné autour du Soleil, s'éloigne rapidement dans les
profondeurs de l'espace, et bientôt elle ne sera plus ac-
cessible à nos regards. Pour qu'elle laisse au moins
quelque souvenir utile d'elle-même dans notre esprit, il
nous faut recueillir, ordonner et au besoin choisir les
notions qu'à son occasion nos explorateurs ont mois-
sonnées soit dans les cours d'astronomie, soit dans les
notices scientifiques publiées dans les journaux.

Et d'abord, qu'est-ce qu'une comète? La constitu-
tion de cette classe de corps célestes nous est révélée,
autant du moins que nous la connaissons, en partie par
l'observation directe, en partie par l'analyse spectrale.
Sans parler maintenant de la queue ou chevelure, d'où
les comètes ont pris leur nom d'astres chevelus, le corps
même ou la tête, comme on l'appelle plus communé-
ment, se présente à nous comme une masse nébuleuse,

et, tout autour de ses bords, transparente au point de
laisser voir à travers les étoiles devant lesquelles une
comète venait à passer. Mais depuis qu'on a commencé
à faire des observations plus attentives sur ces astres, il
n'est jamais arrivé que le nucléus lui-même, le milieu
de la tête qui est plus dense et plus lumineux, se soit
trouvé en ligne droite avec une étoile, et ainsi, on n'a
pas pu voir s'il est lui-même transparent et partant s'il
est liquide, solide, ou seulement nébuleux comme l'en-
veloppe qui l'entoure certainement.

Il semble qu'une splendide occasion pour éclaircir ce
point serait le cas où une comète passerait en ligne droite
entre la Terre et le Soleil. C'est ce qui arriva de fait en
1819 et en 1826; et la première fois, dans des circon-
stances atmosphériques si favorables, que Pastorff put
dessiner le phénomène. Or, dans ce passage, le nu-
cléus, au lieu de se montrer comme une tache plus
sombre sur le disque solaire, s'en détachait au contraire
par une lumière plus éclatante, soit que, devenu incan-
descent sous l'influence de la chaleur du Soleil, il l'em-
portât sur lui en splendeur, soit que les deux lumières
s'unissent ensemble par la transparence du nucléus et
produisissent comme une flamme d'une double intensité.
Ceci n'aurait rien d'étonnant; mais bien étonnante est
la sottise observation de Flammarion qui, après avoir lui-
même rapporté ce phénomène, ne craint pas, sur la
même page, d'écrire qu'on pourrait attribuer au passage
d'une comète devant le Soleil "la prétendue éclipse
arrivée le jour de la mort de Jésus et ignorée de tous les
historiens, autres que les historiens du christianisme." Si
cette éclipse doit être rangée parmi les fables pour
être ignorée des historiens profanes, comme veut le
donner à entendre Flammarion, pourquoi cherche-t-il à
en donner une explication naturelle? et si au contraire
elle est un fait historique, comment un astronome ose-
t-il l'attribuer au passage d'une comète devant le Soleil,
quand, sans parler du volume déraisonnablement grand
qu'il faudrait attribuer au nucléus de la comète suppo-
sée, l'unique observation positive d'un pareil phéno-
mène nous montre non l'obscurcissement de la lumière
solaire, mais bien son accroissement.

Ici, Flammarion nous montre jusqu'à l'évidence que
la formule *Credo quia absurdum*, si souvent attribuée
aux dévots par lui et ses semblables, exprime plutôt le
Credo des incrédules que celui des croyants: les pre-
miers la mettent sans cesse en pratique, tandis que les
fidèles ne la reconnaissent en aucune manière comme
leur. Toujours à propos de comètes, le même roman-
cier voudrait persuader que l'astre vu par les mages et
qui, après les avoir guidés, s'arrêta sur l'étable de Beth-
léem, en était une. Une comète qui règle sa marche sur
celle d'une caravane et que l'on voit s'arrêter droit sur
une maison, c'est là un petit groupe d'absurdités si gros-
sières, que je ne dis pas un catholique mais un luthé-
rien même ne saurait y croire; mais pour un incrédule,
c'est autre chose, fût-il un astronome. *Je crois parce
que c'est absurde.* Pareillement, que les comètes et les
bolides viennent d'une distance infinie, c'est une énor-
mité à prendre avec des pincettes. Car, à considérer
seulement le fait qu'un grand nombre ont apparu suc-
cessivement (et non dans l'ordre de leur vélocité), il
faudrait admettre tout à la fois que les chemins parcou-
rus par ces corps étaient égaux, puisque tous étaient in-
finis en longueur, et qu'ils ne l'étaient pas, puisqu'ils
n'ont pas été franchis dans le même espace de temps.
Mais *credo quia absurdum*, répond Flammarion avec
une foi aveugle. Et sa foi est d'autant plus méritoire
que lui-même proteste ne pouvoir croire au calcul d'or-
bitales à de très longues périodes et indique sur l'origine
des comètes diverses hypothèses en face desquelles cette
imaginaire prévenance de l'infini devient aussi superflue
qu'absurde. En vérité, pour qui considère les extra-
vagances impies dont sont remplies les écrits de ces soi-
disant savants incrédules, et dans lesquelles ils tombent
soit par véritable erreur de l'esprit, soit, comme il est
plus facile, par une vile condescendance envers l'incrédulité
dominante, il devient évident que ce n'est pas
près d'eux, mais bien près des catholiques qu'il faut
aller pour trouver l'usage de la raison et la véritable
indépendance.

Mais continuons. Le phénomène observé par Pas-
torff n'est donc point suffisant pour révéler la constitu-

tion physique du nucléus des comètes. Cette constitu-
tion, du reste, peut varier en raison de leur distance du
Soleil et de l'action calorifique qu'il exerce sur elles.
L'affinité de ces astres avec les étoiles filantes, décou-
verte par Schiaparelli, comme nous le dirons dans la suite,
et de celles-ci avec les bolides, rend assez probable que
quelques-unes au moins parmi les comètes ont un nu-
cléus solide, simple ou composé de plusieurs parties
séparées, voyageant de compagnie et peut-être d'un
essai de corps très serré. Mais aussi il est possible
que, quand la comète arrive dans son périhélie, c'est-à-
dire à son point le plus rapproché du soleil, la chaleur
qu'elle en reçoit la désagrège et la volatilise quand même
son nucléus serait composé des matières les plus réfrac-
taires. La fameuse comète de Halley tourna autour du
Soleil à la distance de 920,000 kilomètres seulement ou
aux $\frac{1}{1055}$ de la distance de la Terre au Soleil. A cette dis-
tance, la chaleur solaire se déversa sur elle 25,600 fois
plus forte que sur l'équateur terrestre au beau midi
d'une journée d'été; en d'autres termes, la chaleur
qu'elle reçut du Soleil équivalait à celle que nous recev-
rions si, au lieu d'un soleil, nous en avions 25,600.
En compte rond, ce serait une chaleur deux mille fois
supérieure à celle du fer rouge. L'autre comète, non
moins célèbre de 1843, passa à 124,000 kilomètres
seulement du centre solaire; elle dut partant traverser
la photosphère et peut être citée comme un exemple
des transformations produites sur ces corps par la proxi-
mité de cet immense foyer de chaleur. Cette comète,
en effet, comme plusieurs autres, apparut à l'improviste
pendant le jour, près du soleil, après avoir passé par le
périhélie, sans que personne l'eût remarqué arriver des
lointaines régions de l'espace. Il est donc vraisemblable
que, venant de ces régions glaciales, la matière dont
était composé son nucléus devait se trouver dans un
état de contraction dont elle sortit bientôt sous la tem-
pérature très élevée de la photosphère et du voisinage
du Soleil; aussi, compacte auparavant, obscure et invi-
sible, elle put se désagréger au milieu de cet incendie,
et, enflammée et rouge, briller à l'improviste comme si
elle venait de naître au milieu du ciel.

GIULIO.

(A suivre.)

NOTES SUR L'IRLANDE

(Suite)

VI

Nous avons esquissé à grands traits, dans le deuxième
article de ce travail, la vie et les exploits de quelques
personnages de l'Irlande dont les hauts faits tiennent
autant de la fable que de l'histoire. Ces héros apparti-
ennent à l'histoire fabuleuse de l'île.

Maintenant il nous reste à parler dans ce chapitre de
la vie de certains hommes qui y ont joué un rôle im-
portant, soit comme propagateur de la foi catholique,
politicien, poète, littérateur ou savant.

Bien entendu nous ne pouvons pas embrasser dans
une étude comme celle-ci la biographie de tous les
grands hommes qui ont jeté un lustre sur ce petit pays
vassal de l'Angleterre. Faire l'histoire de tous ceux qui
se sont illustrés de quelque manière que ce soit, serait
trop long et nous entraînerait nécessairement au-delà
des limites que nous nous sommes tracées.

Aussi notre intention ici est de ne donner que
quelques notes très brèves sur quelques-uns des princi-
paux personnages de l'histoire de l'Irlande.

Ainsi que nous l'avons dit précédemment, l'Irlande,
de même que les autres pays de l'Europe, était païenne
et elle demeura telle jusque vers le milieu du cinquième
siècle. Elle ne devint catholique que grâce aux prédi-
cations de saint Patrice, premier évêque d'Armagh.

M. Croiset nous fournit les détails suivants sur l'é-
vangélisateur:

"Patrice naquit en Ecosse vers l'an 377 (1). Ses

(1) D'après le *Dic. de Biog. Gén.*, il naquit en 372.

parents l'élevèrent dans la plus grande piété. La Providence permit qu'il fut enlevé fort jeune par des brigands, et qu'il devint esclave dans le pays même dont il devait être l'apôtre. Durant les cinq ou six années de sa dure captivité, il apprit la langue et les usages du pays. Pendant qu'il était à la garde des troupeaux de son maître, au milieu des bois, où il menait la vie austère et pieuse d'un anachorète, un ange lui apparut sous la forme d'un jeune homme, lui ordonna de creuser la terre, et le jeune esclave y trouva l'argent nécessaire pour racheter sa liberté.

Résolu de se consacrer tout au Seigneur, il passa en France, et il se retira dans le monastère de Marmoutier, fondé par saint Martin, dont on le dit parent par sa mère. Son zèle croissant avec sa piété, il y nourrit fortement en son cœur le désir, conçu depuis sa jeunesse, de travailler à la conversion de l'Irlande idolâtre. Dans cette idée, il alla passer plusieurs années en Italie, à visiter les lieux les plus saints et les monastères les plus célèbres. L'évêque de Pise, près duquel il demeura trois ans, charmé de ses vertus, l'ordonna prêtre; plein de la ferveur de son nouveau sacerdoce, le pèlerin vint en Irlande; mais son zèle y échoua.

Patrice retourna en France, où saint Germain d'Auxerre, qui le garda chez lui plusieurs années, lui conseilla d'aller se jeter aux pieds du pape, pour obtenir de lui mission de prêcher aux Irlandais. Le pape Célestin I^{er} le reçut avec bonté, loua son zèle, approuva son dessein, l'ordonna évêque et l'envoya dans l'île, revêtu de son autorité apostolique; il y arriva l'an 432.

La moisson était mûre; l'apostolat du nouvel évêque ne fut qu'une suite de prodiges; jamais peuple ne témoigna tant d'ardeur pour embrasser l'Évangile; à peine le saint apôtre, qui semait les miracles sous ses pas, avait paru quelque part, les temples des idoles étaient renversés et les idoles brisées. En vain, Léogar, le roi le plus puissant du pays, voulut-il s'opposer aux succès de Patrice, ses efforts ne servirent qu'à rendre plus florissants les progrès de la Croix. Son fils, le prince Connall, se convertit avec deux de ses sœurs, et l'Ultonie entière devint chrétienne. L'infatigable Patrice parcourut toute l'Irlande avec des peines incroyables; il ne laissa aucun coin de cette île, si vaste et si peuplée, qu'il n'éclairât des lumières de la foi, où il ne bâtit des églises, et où il ne laissât des pasteurs pour les gouverner.

Il érigea un grand nombre de diocèses, où il sacra des évêques, et bâtit dans l'Ultonie l'illustre église d'Armagh, dont il fit la métropole de toute l'Irlande.

Saint Patrice ne se contenta pas d'évangéliser l'Irlande, mais il travailla de plus à civiliser le peuple de l'île en l'instruisant et en l'initiant aux arts et aux sciences.

Patrice mourut vers l'an 460, après un apostolat d'environ trente ans. Son corps fut enterré dans l'église de la Sainte-Trinité de Down. Cette église, ainsi que les reliques du saint, furent détruites sous Henri VIII.

L'œuvre accomplie par saint Patrice est considérable tant au point de vue religieux qu'à celui de la civilisation des peuples de l'île.

Les Irlandais lui doivent et leur religion et leur initiation à la vie des nations civilisées. Aussi ont-ils prouvé leur reconnaissance en choisissant ce saint comme leur patron.

Après saint Patrice, nous arrivons à saint Colomban. Colomban, né en 540, montra dès ses plus tendres années un goût prononcé pour l'étude des lettres et des arts libéraux.

Ses études ne lui firent pas perdre de vue, cependant, les devoirs de la religion catholique. Doué d'une grande piété et désirant se livrer à la vie pénitente, il laissa l'Irlande et émigra dans les Gaules, avec douze religieux. Il s'établit à Luxeuil et y bâtit un monastère (590).

Ayant été chassé par Thierry II, roi d'Austrasie, Colomban partit pour Bobbio (en Lombardie), où il fonda un nouveau monastère. Il y mourut en 615.

Ce saint a écrit un grand nombre de poésies, de lettres, et, de plus, une *Règle monastique*.

Colomban peut être considéré comme l'un des premiers Irlandais qui se soient livrés à l'étude des beaux-arts, et encore comme l'un des plus anciens écrivains de l'Irlande.

Georges Berkeley est l'un des plus célèbres mathématiciens qu'ait produit l'Irlande.

Dans l'un de ses ouvrages—*Décalogues entre Hylas et Philonéis*—il soutient que les objets n'ont d'existence que par une illusion et met en doute la réalité de la matière. Il soutint cette thèse avec tant de force et d'esprit qu'il gagna des partisans à cette idée toute singulière qu'elle fut.

Un jour il conçut le projet de se livrer à la conversion et à la civilisation des sauvages d'Amérique. Pour accomplir son désir, il laissa l'Irlande et vint dans le Rhode-Island (Etats-Unis).

Les moyens nécessaires pour son entreprise lui ayant fait défaut, il retourna en Angleterre (1732).

A son retour il fut nommé évêque de Cloyne.

Il mourut à Oxford en 1753, âgé de soixante-neuf ans—il était né en 1684.

A part ses *Décalogues*, Berkeley publia aussi plusieurs autres ouvrages dont les principaux sont les *Principes de la connaissance humaine*, la *Théorie de la vision* et *Alciphron ou le Petit Philosophe*.

Par les idées qui sont émises dans ces ouvrages, on peut juger du talent de Berkeley comme mathématicien. Plusieurs de ces idées sont fort hardies, ainsi que nous l'avons fait voir par ce que nous avons dit de ses *Décalogues*, mais il apporta dans leur défense tant de bonne foi qu'il se fit un grand nombre d'adeptes.

Henry Brooke (né en 1706, mort en 1783) s'est fait une réputation par ses poésies.

Le premier volume de poésie qu'il publia—la *Beauté universelle*—commença à le faire connaître et lui mérita les éloges du pape.

En 1767, il composa *Gustave Vasa*, tragédie, et dans les années qui suivirent il écrivit plusieurs romans dont le plus original est le *Fou de qualité*.

Plusieurs de ses ouvrages ont été traduits en français.

En 1730 naissait, à Carlow, Edmond Burke, l'un des plus grands orateurs irlandais.

S'étant établi à Londres, il publia l'*Annual register* (1758). La publication de ce journal le fit connaître et fut le point de départ de sa vie politique.

Élu membre du parlement anglais (1765), il se fit le défenseur des Américains et travailla pour leur faire accorder des mesures libérales pour améliorer leur position. Il prit surtout à ses charges de défendre les Irlandais, demandant pour eux la liberté du commerce et des lois plus justes pour les catholiques.

Quoiqu'il ait été le défenseur de tous les opprimés, Burke fut opposé à la révolution française et la dénonça en Europe par ses *Réflexions sur la Révolution française*, publiées en 1790.

Burke, en outre de ses *Réflexions*, a écrit quelques autres œuvres littéraires.

Il mourut à Beaconsfield, en 1797.

Parmi les plus courageux défenseurs de l'Irlande, Henry Grattan occupe l'un des premiers rangs.

Il naquit à Dublin, en 1750. Il fit son entrée au parlement en 1775.

De même que Burke, Grattan est l'un des plus grands orateurs et homme d'état de l'Irlande. Par son éloquence et son travail, il gagna plusieurs réformes importantes à son pays natal.

Il fit toujours preuve du plus pur patriotisme et jusqu'au dernier moment de sa vie—il est mort en 1820—il combattit pour l'indépendance de l'île.

Il s'efforça surtout de réconcilier entre elles les diverses fractions du parti irlandais, qui était fort divisé sur les moyens à prendre pour assurer la passation des mesures nécessaires à l'Irlande. Grattan réussit jusqu'à un certain point dans cette tentative d'unification, ce qui lui permit de combattre avec plus d'avantages la politique de Pitt.

Maintenant nous apparaît la belle et grande figure d'O'Connell, le plus illustre patriote qu'ait jamais eu l'Irlande.

Daniel O'Connell s'était destiné, pendant son éducation au séminaire de Douai, à entrer dans la prêtrise. Mais le gouvernement anglais ayant abrogé la loi interdisant la profession d'avocat aux Irlandais, O'Connell opta pour le barreau (1798), dont il devint l'un des membres les plus distingués.

A peine reçu au barreau, il se fit une réputation considérable en défendant ses compatriotes devant les cours de justice. Sa conduite et son patriotisme rendirent O'Connell très populaire auprès des Irlandais, et c'est avec enthousiasme qu'ils l'élirent membre du parlement.

C'est avec le plus grand dévouement qu'il combattit pour gagner les mesures propres à améliorer le sort des Irlandais, et il déploya dans toutes les circonstances la plus grande activité pour défendre la cause de son pays. Il ne craignit même pas de sacrifier sa liberté. En effet, un jour il fut condamné à un an de prison et à une forte amende, pour avoir attaqué trop vivement le gouvernement anglais. Cette condamnation n'eut cependant pas de suite, la Chambre des lords l'ayant annulée.

Le peuple irlandais, témoin du zèle et du patriotisme d'O'Connell, ne ménagea pas sa reconnaissance et son affection à son noble défenseur. Il lui en donna plusieurs preuves dans diverses circonstances.

Ce fut le comté de Clare qui l'envoya le premier (1828) au parlement anglais. O'Connell représenta successivement ensuite les comtés de Waterford, de Kerry, de Kilkenny, de Cork et de Dublin, dont il devint lord-maire en 1841.

Après avoir défendu son pays pendant plusieurs années, O'Connell dut abandonner la politique, après l'avènement des whigs au pouvoir (1846), vu que des dissensions s'étaient faites dans son parti.

Un an après, dans un pèlerinage qu'il faisait à Rome, la mort le frappa pendant qu'il était à Gènes.

Thomas Moore est, de tous les poètes irlandais, le plus aimé et le plus populaire. Ses chants sont sur les lèvres de tous les Irlandais, qu'ils soient tristes ou gais.

Thomas Moore est né à Dublin en 1779.

Il se fit bientôt connaître comme poète lorsqu'il publia ses odes et ses épîtres (1806). Elles furent beaucoup critiquées dans la *Revue d'Edimbourg*, et donnèrent lieu à un duel entre Jeffrey et Moore.

Sept ans après, parurent ses *Mélodies irlandaises*, qui furent suivies de la publication de *Lalla-Roukh*, poème qui fit à son auteur une belle réputation.

Moore partit, après l'impression de ce dernier poème, pour un voyage à l'étranger. A son retour, il s'arrêta à Paris, où il tint domicile jusqu'en 1822.

Vers ce temps, il publia les *Amours des Anges*. Ensuite il écrivit plusieurs ouvrages en prose; entre autres: la *Vie de Sheridan* (1825), l'*Epicurien* (1827), la *Vie de lord Byron*, son ami (1830), et une histoire d'Irlande.

Il a laissé aussi des correspondances et des mémoires qui ont été publiés après sa mort, arrivée en 1852, par lord John Russell.

William-Smith O'Brien, né en 1803, d'une famille qui descendait de Brian Boroinhe, un des rois de la primitive Irlande, commença sa carrière politique lors de son entrée au parlement en 1826.

Il se montra aussitôt un des plus valeureux champions de la cause de l'Irlande, défendant avec le plus grand courage et le plus pur patriotisme la liberté de son pays natal.

Il porta son zèle si loin, que lors de la révolution qui éclata en Irlande, vers 1848, à laquelle il prit une part active, il se vit bientôt obligé de se cacher dans les bois pour échapper aux poursuites de la police anglaise.

L'endroit où il se cachait ayant été enfin découvert, les agents du gouvernement anglais l'arrêtrèrent et l'amènèrent devant les cours sous l'accusation de haute trahison. Le résultat de ce procès fut sa condamnation à mort, peine qui fut commuée en une déportation à Van Diemen.

Il obtint sa grâce en 1856, et revint en Irlande.

Il s'éteignit à Bangor en 1864.

Nous pourrions, si nous le voulions, allonger encore de beaucoup d'autres noms cette liste d'hommes distingués qui, soit dans la littérature ou dans la politique, ont illustré leur nationalité.

Nous pourrions parler de tous ces champions de la liberté de l'Irlande qui, après avoir combattu pour l'indépendance de leur pays par la parole, ne craignirent pas de verser leur sang sur les échafauds.

Qu'il serait intéressant pour nos lecteurs de voir défiler devant eux tous ces héros qui, à l'exemple de Robert Emmet, montèrent sur les échafauds pour payer de leur vie le trop grand amour qu'ils avaient pour leur pays.

Que de littérateurs, savants, politiques, mériteraient aussi d'avoir au moins une notice biographique dans ce travail!

Mais malgré tout le plaisir que nous pourrions donner à nos lecteurs en complétant ces notes biographiques, nous n'allongerons pas, cependant, cet article, vu le désir que nous avons d'arriver plus tôt à la conclusion de ce travail.

Nous nous contenterons seulement, en terminant, d'exprimer le vœu qu'il se trouve une plume qui veuille bien terminer ce que nous n'avons fait qu'ébaucher.

G.-A. DEMONT.

(A suivre.)

PROPOS DU DOCTEUR

LES SIGNES DE LA MORT ET LES INHUMATIONS PRÉMATURÉES

L'ouvrage dont notre éminent maître le docteur Bouchut publie aujourd'hui la troisième édition est un de ceux dont on peut dire: "C'est plus qu'un bon livre, c'est une bonne action." Il a pour but de réduire en poussière les craintes illégitimes manifestées bruyamment, de temps à autre, par certains esprits inquiets et alarmistes qui, périodiquement, viennent nier la valeur des signes de la mort et proclamer les victimes ignorées des prétendues morts apparentes.

L'Institut de France a, depuis longtemps, couronné ce remarquable ouvrage, qui a scientifiquement éclairé la question des inhumations précipitées, et clairement



ARRÊT D'UN POINTER

affirmé que la moindre attention suffit toujours pour distinguer la mort de la vie et ne pas enfermer dans la tombe un vivant.

Il était dur d'extirper une opinion vulgaire si fortement enracinée par la peur; de démolir les fables et légendes publiées par des médecins sur la foi d'ignorants, de romanciers, de journalistes, etc.; d'effacer la fausse histoire d'André Vésale disséquant le prétendu cadavre d'un noble Espagnol encore vivant; enfin de rayer comme un préjugé vulgaire l'opinion exprimée par l'immortel Poquelin :

Qui tôt ensevelit bien souvent assassins
Et tel est cru défunt qui n'en a que la mine!

Le docteur Bouchut a fait tout cela. Il rapporte 90 observations d'enterrement précipité puisées *in extenso* dans un grand nombre d'auteurs. Pas une n'est scientifique; peu d'entre elles méritent crédit. Nous y voyons bien quelques méprises appartenant à des personnes étrangères à la médecine, et à une époque où nulle règle ne présidait à la constatation des décès. Mais nous y trouvons surtout des observations fantaisistes, mensongères et romanesques. Ces observations passent de nos faits divers dans des livres prétendus scientifiques! Quelle créance sérieuse peut leur être accordée, étant donné le peu de précision et l'absence de contrôle qui président au *reportage*, principalement dans les feuilles de province, où se puisent presque toujours ces nouvelles à sensation!

M. Bouchut, à la lecture de ces faits divers, procède toujours (toujours on le peut) à une enquête sommaire; et toujours l'enquête, chose étrange, aboutit aux termes: *mystification, conte ridicule, bonne foi surprise!*

Où la bonne foi la plus solide est surprise, c'est lorsque le lecteur voit, dans les susdits ouvrages alarmistes, les observations extraordinaires de mort apparente et de résurrection après submersion ou pendaison de trois à quinze jours. Comment croire à des écrivains qui enregistrent de pareilles absurdités!

Le diagnostic de la mort est rendu prompt et facile par l'étude complète de cet important phénomène. Les prodromes agoniques, la décoloration du visage et des lèvres, la cessation des mouvements de la respiration et du cœur, la dilatation considérable de la pupille, "cette fenêtre de l'âme," sont, parmi les nombreux signes diagnostiques, les plus importants à noter. Les signes de la cessation des fonctions du cœur sont: l'absence prolongée des battements constatée par l'auscultation; l'immobilité d'une aiguille enfoncée dans le cœur; l'inefficacité des ventouses scarifiées pour tirer du sang; la décoloration de la peau, la perte de transparence de la main, etc., etc...

Dans la syncope, les battements du cœur, très affaiblis, sont toujours pourtant appréciables à l'auscultation; dans la léthargie et la catalepsie, également. Ils ne s'interrompent qu'à la mort. Le docteur Bouchut le prouve péremptoirement, et cite à l'appui de son énergique assertion de nombreux faits cliniques et expérimentaux, réfutant avec la verve la plus scientifique les objections ignorantes, les arguties et les contradictions malveillantes qu'on a voulu opposer à cette règle: "Etant donnée la législation actuelle qui ne permet d'inhumation qu'après les vingt-quatre heures qui suivent la déclaration du décès; si au bout de ce temps il n'y a pas de battements du cœur, et si une aiguille placée à un centimètre de profondeur dans le cinquième espace intercostal, ne remue pas, l'inhumation peut avoir lieu." Voilà pour les ignorants timorés qui craignent d'être enterrés vivants! Mais, à vrai dire, vingt minutes de l'expertise précédente peuvent suffire pour affirmer que le sujet est mort et bien mort.

L'auteur passe ensuite en revue plusieurs signes importants tirés de l'examen du fond de l'œil par l'ophthalmoscope. Ce n'est pas ici le lieu d'insister sur ces détails techniques: nous signalerons seulement le *réactif chimique oculaire de la mort*, le *collyre au sulfate d'atropine*, qui ne dilate que la pupille des vivants.

La cessation des fonctions du cerveau et des nerfs peut également servir à différencier la mort réelle de la mort apparente, le relâchement simultané de la pupille et de tous les sphincters, l'affaissement des yeux et la formation d'une toile glaireuse au-devant de la cornée; l'immobilité du corps, l'abaissement de la mâchoire inférieure, la flexion du pouce dans le creux de la main—voilà encore des signes immédiats, plus ou moins importants de la cessation des fonctions vitales.

Les signes éloignés de la mort sont: l'abaissement progressif de la température du corps et son refroidissement à 20° centigrades (signe simple et indubitable, ignoré avant les belles études de M. Bouchut); la rigidité cadavérique et l'absence de contraction musculaire sous l'influence des courants électriques. Enfin des signes éloignés annoncent le règne des lois physiques et chimiques sur la matière animale privée de vie. Les parties molles du corps s'affaissent sous l'influence de la pesanteur, et la putréfaction poursuit toutes ses phases habituelles...

Tel est, bien incomplètement esquissé, le traité des signes de la mort, dont on conçoit la haute importance sociale. La prévention des inhumations prématurées reste une question purement administrative. Il s'agit

d'organiser sérieusement le service de la vérification des décès: le médecin seul peut reconnaître la mort, et chaque décès devrait être vérifié par un médecin-inspecteur cantonal.

Tout le monde reconnaîtra la justesse de cette revendication, et l'opinion publique remerciera un jour de ses précieuses études sur la mort l'éminent médecin auquel la science contemporaine est, sur plus d'un point, si redevable.

Dr E. MONIN.

NOS GRAVURES

Ouverture de la chasse — Arrêt d'un pointer

A mesure que le gibier, sans cesse poursuivi, devenant plus sauvage change sa tactique, les véritables chasseurs ont senti la nécessité d'employer comme auxiliaires des animaux plus énergiques, mieux doués sous le rapport de la vigueur, de l'odorat, de l'intelligence, que les chiens dégénérés de notre pays.

Ils ont remplacé les chiens de race française par les chiens de provenance britannique, et les *pointers* et les *scotters*, dont la réputation est universelle, ont à peu près pris la place, dans la préférence des *sportsmen*, des bons gros épagneuls et des vieux braques français qui suffisaient à nos pères.

Rien n'est beau comme un de ces splendides animaux, quand il tient en arrêt une pièce de gibier: ses yeux flamboyent, ses narines dilatées aspirent avec passion les effluves parfumées, tous ses muscles sont tendus et il reste là, pétrifié, en proie à une sorte d'état cataleptique, jusqu'au moment où la pièce se lève... pour tomber sous le plomb du chasseur.

C'est l'instant qui précède ce dénouement que représente notre gravure.

Les Araucaniens au Jardin d'Acclimatation à Paris

C'est une famille de ces braves Indiens qu'on voit actuellement au Jardin d'Acclimatation, concurremment avec les Cinghalais. Ils campent tout près de ceux-ci, sur la pelouse située derrière le pavillon des Concerts. Ils sont là une quinzaine, hommes, femmes et enfants, vivant dans une maison ou plutôt une grande cabane élevée au milieu de la pelouse. Les maisons araucaniennes ne sont ni difficiles, ni longues à construire. Un certain nombre de pieds-droits reliés par des traverses, des roseaux, pour fermer les côtés et couvrir le tout, voilà les éléments de l'édifice, qui forme un carré long, avec deux entrées, l'une à l'est, l'autre à l'ouest, fermées toutes les deux par un cuir de cheval ou de bœuf, et deux trous dans la toiture pour les cheminées, car il y a deux cheminées comme il y a deux portes, pour la plus grande commodité des habitants, deux ou trois familles logeant généralement dans la même maison. C'est ce qui explique pourquoi les lits sont fermés par des cuirs et font alcôve.

Encore une singulière construction que celle de ces lits qui font songer à celui d'Ulysse, à la richesse près. Ils sont ainsi formés: quatre bûches taillées en fourches sont enfoncées en terre. Deux barres sont placées sur ces fourches dans le sens de la longueur du lit, et des traverses sur ces barres.

Le tronc d'un jeune arbre, coupé de la largeur du lit, est posé à la tête et forme traversin. Sur ce bâtis, un cuir de bœuf ou de cheval est étendu; sur le cuir, des peaux de moutons avec leur laine constituent le matelas. Des couvertures de laine remplacent les draps. D'autres toisons forment les couvertures. Voilà les lits au grand complet; ils sont placés, à droite et à gauche, contre les parois de la cabane dans le sens de la longueur, laissant libre au milieu un grand espace où les familles vaquent à leurs occupations, sans se mêler. Chaque famille se compose du chef, de ses femmes et des parents de celles-ci. Elle fait son feu à part, à part sa cuisine qui consiste en viande bouillie ou rôtie de bœuf, de cheval, de mouton et de mulet. Peu ou pas de pain. Dans la saison, beaucoup de légumes. Ce sont les femmes qui préparent les mets et les servent. Elles tissent aussi des ponchos, tandis que les hommes forgent des bijoux d'argent, des brides, des selles, des lazos, ou vont chasser ou veiller sur les troupeaux. Les Araucaniens n'ont point de culte déterminé. Ils adorent le soleil et tout ce qui leur paraît étrange: un volcan, une pierre, un oiseau. Ils ont cependant une cérémonie religieuse: le *Neliatoun*, qui a lieu toutes les fois qu'une question importante à résoudre se présente. Une question de guerre, par exemple. Le chef assigne un rendez-vous à ses administrés et aux tribus voisines. On s'y rend à cheval, on se met en cercle sur plusieurs rangs de profondeur. Dans l'espace resté libre, les orateurs traitent la question, puis on invoque le Père Tout-Puissant, auquel on immole force moutons que l'on distribue ensuite et que l'on mange. Après quoi, chacun remonte à cheval et rentre chez soi.

Le mariage et la famille sont parfaitement établis chez les Araucaniens. Seulement, ils sont polygames.

L'Araucanien peut prendre autant de femmes qu'il en peut nourrir et payer aux parents, car les femmes s'achètent; mais le mariage commence toujours par un enlèvement, volontaire ou non. Ce n'est qu'ensuite qu'a lieu le règlement de compte.

Très brave, nous l'avons dit, l'Araucanien est encore un cavalier de premier ordre. Il combat toujours à cheval, armé de la lance qu'il manie avec la plus grande adresse. C'est avec le lazo qu'il chasse. Il est assez grand, vigoureusement constitué, à la teinte cuivrée, les pommettes saillantes, la chevelure et les yeux noirs. Il est vêtu du poncho et va les pieds nus, comme la femme, dont la coiffure et les ornements qui la parent dénotent la coquetterie. Très travailleuse d'ailleurs et bonnes mères, ces femmes ont grand soin de leurs enfants. Tout petits, elles les attachent sur une sorte de claie, et peuvent ainsi les porter partout avec elles sur le dos, les déposant ici ou là, suivant les lieux et les circonstances, sans crainte d'accident.

L'Araucanie est divisée en quatre provinces. La première comprend les Araucans proprement dits (*Araucans*, hommes libres); la seconde les Huilliches, au Sud-Est des Araucans; la troisième les Moulouches ou *Moluches* (guerriers), et la quatrième les Peguenches, qui ne sont autres que les Patagons.

Chaque tribu est administrée par un cacique supérieur, ayant sous ses ordres plusieurs caciques subalternes, échelonnés dans les villages et auxquels il transmet sa volonté par les *mocetons* ou courriers.

Au-dessus de tous ces chefs il y a eu un instant un chef suprême: Antoine Orelie 1^{er}. Il est peu probable que la constitution qu'il avait donnée à ces diverses tribus lui ait survécu.

Les Cinghalais au Jardin d'Acclimatation à Paris

Le Jardin d'Acclimatation continue ses exhibitions ethnographiques auxquelles le public parisien a pris un si vif intérêt ces dernières années. Il vient d'y arriver de l'île de Ceylan une caravane considérable, composée de treize hommes, cinq femmes et trois enfants, accompagnés de dix éléphants de travail et de zébus coureurs. Cette caravane, à laquelle nous consacrons une page de dessins, excite vivement la curiosité et attire la foule au bois de Boulogne. Le dimanche, on s'écrase littéralement autour de la pelouse, garnie dans toute sa circonférence d'un décuple rang de curieux.

A peine êtes-vous entré dans le jardin qu'un bourdonnement sourd vous attire de ce côté. A mesure que vous avancez, le bruit va s'accroissant. C'est la musique des Cinghalais qui se fait entendre incessamment et dont vous apercevez les exécutants, ou plutôt les exécutantes, dès que vous êtes parvenu au haut du rocher, position dominante d'où vous découvrez toute la pelouse. De là, vous avez sous les yeux en son ensemble l'installation des Cinghalais.

Du côté du lac, ce sont les écuries des éléphants et des zébus, puis l'habitation où les maîtres campent et font leur cuisine. Un de nos dessins représente cette dernière. Au milieu de la pelouse sont semés des troncs d'arbres de toutes les grosseurs et des pierres de taille énormes. Ceci pour le travail des éléphants privés. L'éléphant dompté vient, on le sait et on l'a dit, doux et patient. En peu de temps, il vient à bout de comprendre les signes et même d'entendre l'expression des sons. Il distingue le ton impératif, celui de la colère et de la satisfaction, et il agit en conséquence. Rien n'est plus vrai, et il est tout à fait curieux de voir, sur la pelouse du Jardin d'Acclimatation, à la voix de leurs grêles mahouts, ces énormes quadrupèdes saisir avec leur trompe un tronc d'arbre et l'emporter, ou s'il est trop gros, le pousser de la tête et le faire rouler devant eux, ou bien encore saisir dans leur gueule le bout d'une corde passée autour de ces énormes pierres dont nous avons parlé, et transporter tranquillement cette pierre à l'endroit désigné, en ayant soin de la maintenir immobile avec sa trompe, afin que, dans le mouvement imprimé par la marche, elle ne puisse balloter et heurter ses pieds de devant.

Après le travail des éléphants viennent les courses de zébus. Le zébus est commun dans l'Inde. C'est une sorte de bœuf à bosse, de très petite taille, gris en dessus blanc en dessous, avec une touffe de poils noirs au bout de la queue. Les Cinghalais l'attèlent à une petite voiture rudimentaire, qui se compose d'un banc monté sur deux roues et leur servant de siège. Là, armés d'un fouet, ils excitent vivement ce coursier de nouvelle espèce, qui file avec rapidité et fait en très peu de temps le tour de la pelouse. Les zébus, ainsi, attelés, luttent entre eux de vitesse, et mettent à l'emporter sur leurs rivaux la même animation et le même amour-propre que les hôtes des écuries de nos sportsmen en renom sur le champ de courses de Longchamps.

Ces divers exercices ont lieu au son de la musique, dont nous parlions tout à l'heure, et à laquelle il est temps de revenir. L'orchestre se compose de cinq jeunes femmes, assises autour d'une espèce de tambour à une seule peau et à caisse peu allongée, sur lequel elles frappent ensemble des deux mains, une main après l'autre, et en cadence, pour obtenir un mouvement

rythmique de la plus énervante monotonie. Les cinq femmes sont de taille moyenne, sveltes, assez élégantes. Elles ont le teint chocolat et les cheveux noirs. Elles sont uniformément vêtues d'une camisole de coton blanche et à raies roses, et d'une jupe de couleur foncée. Elles ont les pieds nus. Le costume des hommes, tous jeunes et d'une taille élancée, ne diffère pas essentiellement de celui des femmes. Ils ont le même teint et la même couleur de cheveux. Une particularité : ils portent, comme nos petites filles, un peigne qui rejette et maintient en arrière leurs cheveux roulés et relevés en chignon sur l'occiput.

Les Cinghalais ne sont point autochtones. Ce sont des métis provenant du mélange des anciens habitants de l'île de Ceylan, avec les Hindous, les Malais et les Arabes.

La chambre mortuaire de M. le comte de Chambord

Cette chambre est une vaste pièce qui renferme beaucoup de tableaux. Le lit est auprès de la porte. Un peu à droite du lit, un sofa. Les fenêtres sont vastes et garnies de rideaux à festons. Le secrétaire-bureau du défunt est transformé en autel. Des images saintes ont été accrochées au-dessus d'un crucifix et de grands chandeliers d'argent.

Lorsque le comte ferma les yeux pour toujours, M^{me} la comtesse de Chambord, M. Obry, son ancien maître d'hôtel, son fils et deux prêtres étaient les seules personnes qui entouraient le lit. Elles étaient agenouillées et recueillies. Les médecins, qui devaient constater la mort, les parents et intimes, ne furent introduits qu'à peu près cinq minutes après le dernier soupir.

Le comte de Chambord, comme on le sait, a été enterré au couvent des Franciscains de Goritz, à côté des autres membres de la famille royale qui l'ont précédé dans la tombe : le roi Charles X, le dauphin, duc d'Angoulême (fils aîné de Charles X), la dauphine (fille de Louis XVI), la duchesse de Parme, sœur du comte de Chambord.

Sur la tombe de Henri V, on a mis une plaque en argent avec cette inscription :

Ici est déposé
Très haut et très excellent prince
Henri cinquième du nom,
Par la grâce de Dieu
Roi de France et de Navarre,
Né à Paris le 20 septembre 1820,
Mort à Frohsdorf, le 24 août 1883.

Au-dessous sont gravées les armes de la maison de France.

Le caveau des nobles exilés se trouve au-dessous de la chapelle du monastère. Il avait été élargi récemment, paraît-il, par ordre même du comte de Chambord.

Le Gouverneur-Général

Le greffier de la cité a reçu la lettre suivante :

Hôtel du gouvernement,
Ottawa, 26 septembre 1883.

Monsieur,

J'accuse réception de vos lettres des 22 et 25 courant.

En réponse à ces correspondances, j'ai reçu l'ordre de Son Excellence de communiquer à Son Honneur le maire et aux échevins, ainsi qu'aux citoyens de Montréal, l'expression de ses remerciements pour la courtoisie dont ils ont fait preuve en l'invitant ainsi que Son Altesse Royale à être les hôtes de la cité de Montréal, invitation qu'ils acceptent avec plaisir.

Il regrette que le temps dont il dispose soit aussi court. Il se propose ainsi que Son Altesse Royale d'arriver lundi à midi, le 15 octobre, et d'assister au bal qui aura lieu le soir du même jour. Il se voit forcé de ne pas accepter le dîner qui lui est offert et quittera Montréal le 16 octobre.

Croyant que ces arrangements satisfieront Son Honneur et le Conseil,

Croyez-moi votre très dévoué,

F. DE WINTON.

CHAS. GLACKMEYER, ECR.,
Hôtel-de-Ville, Montréal.

Déclin du protestantisme dans la province de Québec

Le *Mercury*, de Québec, publie une curieuse étude sous ce titre :

"A la conférence de l'union méthodiste qui vient de se tenir à Belleville, Ontario, le révd Dr Douglass a fait les remarques suivantes :

"Dans les cantons de l'Est et le long de la vallée de l'Ottawa, on constate la diminution de l'élément protestant et l'augmentation de l'élément catholique. Cette situation rend pénible celle du ministre protestant. Leurs ouailles se trouvent complètement entourées de catholiques romains. La conférence méthodiste de Montréal devrait être maintenue, mais à la condition d'avoir action sur la frontière d'Ontario où les protestants sont en nombre, et où leurs sympathies pourraient

réchauffer le zèle des missionnaires que la froideur de Québec décourage. (Applaudissements).

"Le protestantisme tend à disparaître sans merci de la province de Québec. Dans Ontario, il est chez lui. La ville de Québec compte une population de 60,000 âmes. La population protestante a subi sur ce chiffre un décroît de 7,000. Un ministre protestant de cette ville m'a dit qu'il était à la veille de fermer les portes de son église. M. Colby, M.P., m'informe, de son côté, que dans les cantons de l'Est, l'élément protestant disparaît d'une manière alarmante, et que les terres sont achetées et restent dans les mains des catholiques romains."

UNE ILE DÉTRUITE PAR LE FEU

L'île d'Ometpoc, dans le lac Nicaragua (Amérique centrale), vient d'être littéralement inondée par les torrents de lave d'une éruption volcanique, qui ont comblé des vallées entières et enterré sous leurs masses incandescentes toutes les habitations, de nombreux troupeaux de bétail et toutes les terres productives. L'éruption a commencé le 19 juillet : ce jour-là s'est ouvert un nouveau cratère, duquel, au milieu d'un tremblement de terre continu, s'est échappé un fleuve de lave qui s'est dirigé sur Las Pilas.

Deux jours plus tard, plusieurs montagnes se sont fissurées et la lave a jailli de tous côtés, en sorte que les habitants de l'île infortunée ont pris la fuite épouvantés.

De Grenada, de Rivas et d'autres villes des bords du lac, on est venu les chercher avec des embarcations.

Un certain nombre de ces malheureux s'étaient réfugiés sur le sommet d'une colline, qui n'a bientôt plus été qu'un flot émergeant d'une mer de lave ; il n'était plus question de pouvoir les sauver, et tous ces pauvres gens ont péri là d'une mort affreuse.

Maintenant, toute l'île apparaît comme un monceau de lave brûlante, et elle est devenue absolument inhabitable.

CHOSSES ET AUTRES

L'hon. M. Mousseau a été élu par une majorité de 110 voix dans le comté de Jacques-Cartier.

M. et M^{me} A. Dunsereau sont partis samedi dernier pour l'Europe.

L'exposition fédérale s'est ouverte lundi dernier, à St-Jean, Nouveau-Brunswick.

La banque d'Angleterre a réduit à 3 pour cent ses taux d'escompte.

L'hon. M. Blanchet, ex-président de la Chambre des Communes, est nommé collecteur des douanes à Québec.

Le prince George de Galles et sa suite sont allés visiter les chutes Niagara.

On dit que la comtesse de Chambord se retirera sous peu au couvent de Gratz.

L'échevin S.-C. Hadley a été élu lord-maire de la ville de Londres.

La prochaine session de la Cour Suprême sera ouverte mardi, 23 octobre.

L'ingénieur en chef du canal de Panama dit que cet ouvrage sera terminé en 1888.

Le Dr Gaboury, député de Laval, dont l'élection était contestée, a offert sa démission.

L'honorable Isaac Buchanan, est décédé dimanche matin.

L'hon. juge Taschereau a obtenu un congé de six mois et est parti pour Rome.

Le Pape a approuvé le choix du révd. Père Anderledy, d'origine allemande, comme Général de l'Ordre des Jésuites.

Cinq townships de Tipperary, Irlande, dans lesquels des outrages ont eu lieu, ont été déclarés en état de siège.

On parle d'établir prochainement à Winnipeg une école de médecine, qui serait affiliée à l'Université de Manitoba.

On dit que l'hon. M. Trudel va poursuivre M. H. Berthelot, rédacteur du *Grognard*, pour diffamation de caractère.

Son Eminence le cardinal Victor-Auguste Deschamps, archevêque de Malines et primat de Belgique, est décédé la semaine dernière.

M. Kirkpatrick, président de la Chambre des Communes, vient d'épouser, en Angleterre, Mlle Macpherson, fille du président du Sénat.

M. E. Carter, avocat distingué de Montréal, est mort jeudi dernier, à l'âge de 61 ans. M. Carter était une des lumières du barreau de notre ville.

Notre statuaire, M. Hébert, prépare en ce moment un buste de sir Hector Langévin, qui sera exposé au banquet du 18 courant.

Le gouvernement anglais, froissé de voir Cetewayo ne pas écouter ses ordres, a résolu de le faire de nouveau prisonnier.

La police des Etats-Unis vient de découvrir à Duluth (Minn.) des planches destinées à la contrefaçon des billets de \$10 de la banque de Montréal.

La princesse de Galles devient sourde. Les médecins les plus distingués et les spécialistes les plus éminents prodiguent en vain leurs soins.

M. G.-B. Mount, de West Grafton, E.-U., a tiré un coup de pistolet sur son fils, durant la nuit, croyant que c'était un voleur. Le pauvre jeune homme est blessé à mort.

Demain soir il y aura grand bal au Windsor, donné par les citoyens de Montréal à S.A.R. le prince George de Galles et aux officiers de la frégate *Canada*, actuellement dans notre port.

Mlle Lulu Green, élève d'un couvent de St-Louis, E.-U., s'est fait religieuse. La mère prétend que sa fille a été subornée, et elle menace de faire des lectures publiques contre les couvents.

Madame Albani Gye, son mari et M^{lle} Gye, ont dîné dernièrement avec la reine Victoria, au château de Balmoral. Sa Majesté a décerné des éloges flatteurs à la grande artiste canadienne.

M. Charles Langelier, avocat de Québec, a été retenu pour la défense de la femme Boulet, accusée d'empoisonnement et dont le procès aura lieu à la Malbaie dans le courant du mois.

Il est rumour que M. A.-P. Caron, ministre de la milice, va offrir sa démission pour monter sur le banc judiciaire. Des difficultés avec le général Huard motiveraient la retraite de M. Caron.

Nous tenons de source certaine que des négociations sont en voie, et peut être même conclues, à l'heure qu'il est, par lesquelles le chemin de fer de "Montréal et Sorel" doit passer entre les mains du Grand-Tronc.

Mgr l'évêque de Montréal a ordonné que des exercices religieux aient lieu chaque jour, dans les églises de cette ville, pendant tout ce mois, conformément à l'encyclique du Pape qui a été lue dimanche dans toutes les églises du diocèse.

Le général Mantel vient de prohiber dans toute l'Alsace l'usage de la langue française dans les conseils municipaux. Cette mesure arbitraire a soulevé la plus vive indignation dans tout le pays. En certains endroits, il y a même eu des commencements d'émeute.

Le roi Alphonse, en arrivant samedi dernier à Paris, est descendu à l'ambassade d'Espagne, puis a fait une visite à M. Grévy. Lorsqu'il est retourné à l'ambassade, il a été hué sur son passage. Cette manifestation est due au fait que le roi a accepté le titre de colonel dans un régiment prussien.

Hier a eu lieu la messe du Saint-Esprit célébrée chaque année avant l'ouverture des cours des différentes Facultés de l'Université-Laval. La messe a été dite par Sa Grandeur Mgr de Montréal, à la cathédrale, à huit heures et demie. Les professeurs y assistaient ainsi que le Grand Séminaire. Les cours commencent aujourd'hui.

On lit dans l'*Univers*, de Paris : "Nous avons annoncé que, dans son testament, M. le comte de Chambord faisait à diverses œuvres des legs importants, notamment à la Propagation de la Foi un legs de 400,000 francs. De nouvelles informations, que nous avons lieu de croire absolument sûres, portent que l'Œuvre de la Propagation de la Foi recevra, non pas 400,000 francs, mais le don royal d'un million.

SCRIPTO, N.-Y., 1879.

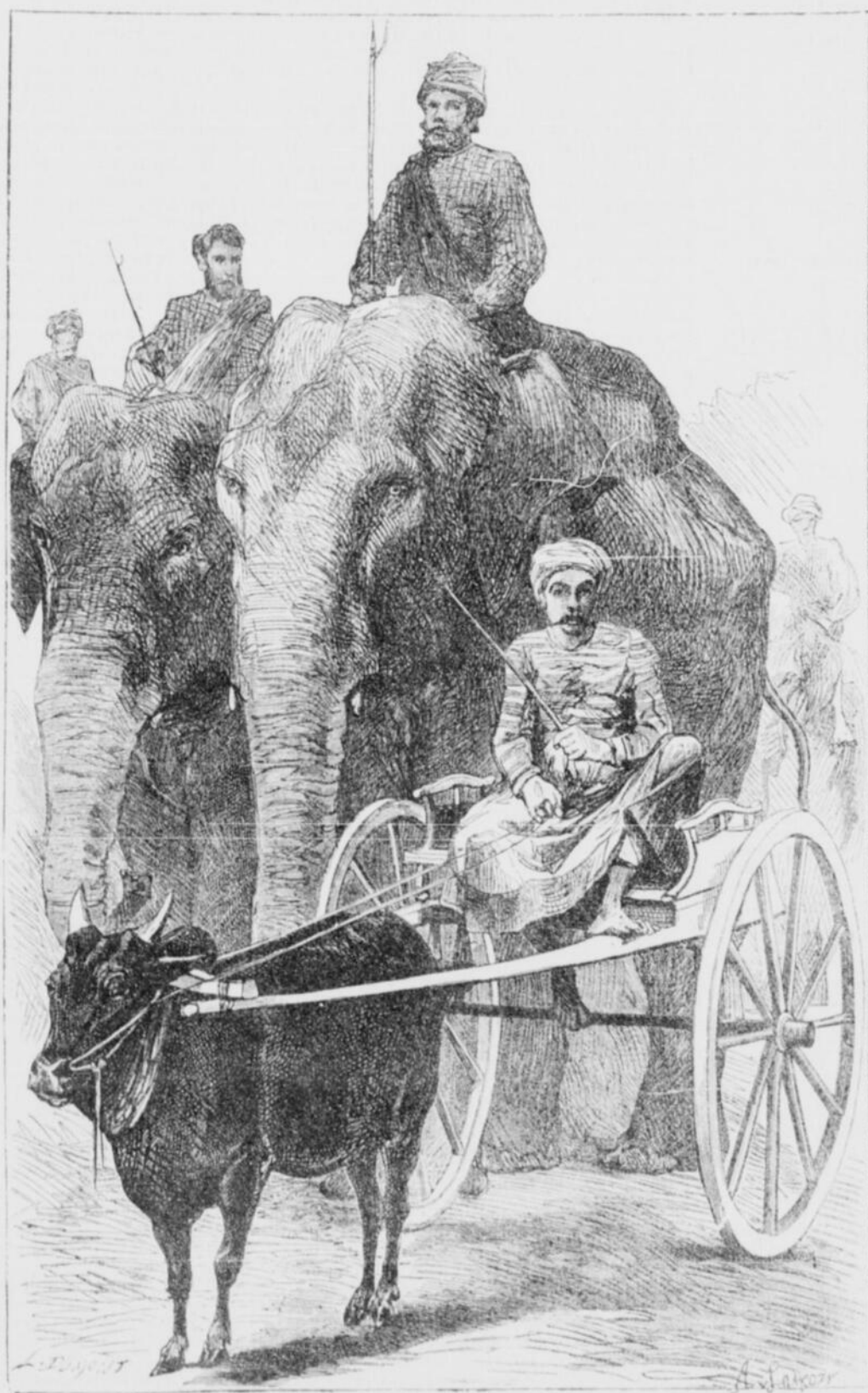
Je suis ministre Baptiste ici et aussi médecin ; mais je ne pratique pas comme tel. Chaque fois que j'ai été chez les malades, j'ai toujours conseillé de faire usage des Amers de Houblon. Mon épouse a été malade assez longtemps, sous les soins des médecins les plus recommandés d'Albany. Et ce n'est qu'après avoir fait usage des Amers de Houblon qu'elle a été guérie.



PARIS. — LES AZTÉQUES AU JARDIN D'ACCLIMATATION. — D'APRÈS LA PHOTOGRAPHIE DE M. PANAJOU, A BORDEAUX



L'INSTALLATION SUR LA PELOUSE DU JARDIN : LA CUISINE



LES CINGHALAIS AU JARDIN D'ACCLIMATATION

LE BATEAU-MOUCHE

On court bien loin, bien loin, chercher des paysages
Avec des pins brisés sur des torrents sauvages
Et des paquets de mer tordus sur des récifs :
Mais le Parisien, dédaigneux des pontons,
Pour voir des coins charmants et des tableaux intimes,
Se contente d'aller pour ses quinze centimes,
A bord d'un bateau-mouche alerte et matinal,
Du viaduc d'Auteuil au pont National.
Spectacle intéressant plus qu'on ne s'imagine !
Bercé par le hoquet rythmé de la machine
Aquel parfois l'écho des rivages répond,
Le flâneur fume et rêve en marchant sur le pont.
Là, du monde amusant survient à chaque escale :
C'est l'ouvrier lisant la feuille radicale
Que rédige pour lui Rochefort et Naquet ;
C'est le bourgeois de Londres, armé d'un Cook's ticket
Et traînant après lui trois miss en robe courte,
Le patronnet portant sur sa tête une tourte,
Le gros homme en sueur qui s'assied et dit : Onf !
Et la pâle grisette en mince water-proof,
Avec ses jolis yeux et son teint de chlorose.

Allez là par un temps voilé de brume rose,
Par un matin d'octobre ou d'avril, voulez-vous ?
Faites-moi le trajet complet pour trois sous :
Et puis, — j'aime à vous croire une âme délicate, —
Autour des bords Vigier ou près de la frégate,
Dites-moi franchement si vous n'avez pas vu
De vrais motifs à peindre et d'un charme imprévu,
Emergeant du brouillard que le soleil dissipe,
Où le père Corot aurait fumé sa pipe.
Pour moi, qui de Paris fais mes seules amours,
J'accomplis ce voyage au moins tous les huit jours.
J'en connais tous les coins par cœur ; je me rappelle
Combien la flèche d'or de la sainte Chapelle,
Par un matin d'hiver anime le tableau ;
J'ai noté le fracas impétueux de l'eau,
Quand, cédant à l'effort du bateau-mouche en marche,
Elle va se briser sous les ponts, contre l'arche.
De tous ces riens charmants je ne suis jamais las.

J'ai pour ami, devant le port Saint-Nicolas,
Un vieil arbre isolé qui montre ses racines.
Puis, quand j'ai bien assez regardé mes voisins
Qui du *Petit Journal* lisent le feuilleton,
Je descends, à travers la foule d'un ponton
Qui ferait le bonheur des impressionnistes ;
Et, tout le long des quais où sont les bouquinistes,
Le cerveau tout grisé de tant d'aspects divers,
Je rentre en feuilletant les volumes de vers.

FRANÇOIS COPPÉE.

LE MOULIN ROUGE

— 0 —

PROLOGUE

LE MARIAGE DE LASCARS

XVI

UN PROJET DE LASCARS

Roland de Lascars ne s'était point illusionné dans ses conjectures et ses espérances. Sa convalescence s'acheva rapidement, et quinze jours après l'entretien que nous venons de reproduire, il lui fut possible de reprendre, sans danger, ses habitudes et son train de vie. Il s'occupait tout d'abord de ses affaires, comme il le disait, et il obtint un répit de ses créanciers en leur distribuant une faible partie des sommes considérables avec lesquelles les instigateurs de l'attentat du 30 mai avaient payé son active coopération. Le reste fut dévoré en débauches et en prodigalités de toutes sortes qui durèrent deux ou trois mois.

Lascars, arrivant à ses derniers rouleaux de louis, se trouva face à face avec des embarras insurmontables. Les fournisseurs et les créanciers recommençaient à montrer les dents. Le crédit était bien décidément et bien complètement mort, et le misérable gentilhomme ne pouvait plus compter, pour obvier aux nécessités les plus pressantes, sur les bénéfices d'un jeu déloyal.

La scène violente à laquelle le salon de Cydalise avait servi de théâtre, n'était point oubliée. Cette scène jouée en présence de nombreux témoins, faisait encore grand bruit dans le monde des coureurs de triplot et des chevaliers du tapis vert.

Parmi ces derniers, ceux-là même qui ne se sentaient pas la conscience bien nette, se trouvaient obligés, par respect humain, d'accueillir un peu plus que froidement le fripon pris en flagrant délit.

Les portes des maisons douteuses, aussi bien que celles des maisons honorables, se fermaient devant Lascars, et personne, excepté les intrigants de bas étage et les chevaliers d'industrie en sous-ordre qui se faisaient ses parasites et vivaient à ses dépens, n'aurait consenti à s'asseoir vis-à-vis de lui à une table de jeu.

Une telle situation l'exaspérait, et changeait en rage furibonde la haineuse rancune qu'il nourrissait à l'endroit d'Hérouville.

Volontiers et sans hésiter il aurait recouru à l'assassinat pour satisfaire sa haine et pour consommer sa vengeance, mais Tancredi se trouvait momentanément en Normandie, dans ses terres.

— Son absence ne peut être longue puisque son régiment est en garnison à Paris, se dit Lascars, et, quand il reviendra, j'agirai....

Les créanciers, cependant, ne s'endormaient point. Lassés de recevoir des promesses menteuses, non suivies d'exécution, et commençant à comprendre qu'ils étaient pris pour dupes, ils devenaient furieux, selon l'invariable coutume de tout créancier qui voit ses intérêts noblement compromis, et ils se

mettaient en mesure d'obtenir contre Lascars force jugements et prises de corps.

Déjà tous les huissiers de Paris connaissaient le chemin de l'hôtel de la rue St-Louis ; le papier timbré pleuvait du matin au soir dans la loge du gros suisse si bien galonné, et il devenait évident pour les valets et pour les voisins que la catastrophe décisive était prochaine.

Le baron lui-même ne se faisait à cet égard aucune illusion. Il restait quelques dernières formalités judiciaires à accomplir pour rendre les prises de corps exécutoires ; aussitôt après ces formalités, le débiteur insolvable n'aurait qu'à choisir entre la fuite et la prison pour dettes....

Roland ne possédait plus, au moment où nous voici parvenus, qu'une somme de quatre mille livres en or. Il rassembla ses valets, et secouant devant eux une longue bourse, qui contenait cet or, il leur dit :

— Servez-moi bien jusqu'au dernier moment.... vous serez payés, je vous l'affirme, et, si je suis content de vous, je joindrai au montant de vos gages une ample gratification.... Comptez d'ailleurs qu'avant une année ma fortune sera refaite, plus brillante que jamais, et que je vous reprendrai tous à mon service....

Ces affirmations si positives, jointes à l'harmonie métallique des louis agités rassurèrent les valets qui, depuis quelques jours, s'inquiétaient et devenaient moins exacts dans leur service et moins respectueux dans leur attitude.

Certains désormaient ou, ce qui revient au même, se croyant certains de ne rien perdre, ils résolurent d'un commun accord de prendre le parti de leur maître contre les créanciers, et de mériter, par un retournement de zèle, ses bonnes grâces et ses libéralités.

Sur ces entrefaites, Roland reçut la nouvelle que le marquis d'Hérouville venait de revenir à Paris.

— Je vais me perdre dans l'obscurité et dans l'oubli ! murmura-t-il, mais auparavant je serai vengé, et mon ennemi aura disparu dans la tombe !....

L'hôtel de Tancredi était situé rue Saint-Dominique.

Roland prit des informations et il apprit que deux fois par semaine, le soir, M. d'Hérouville montait à cheval pour se rendre, suivi d'un seul domestique, au château qu'il possédait, la duchesse de Randan, possédait à six lieues de Paris, sur les bords de la Seine, dans la direction de Fontainebleau.

La duchesse, veuve à vingt-quatre ans d'un grand seigneur immensément riche, avait auprès d'elle sa toute jeune sœur, Mathilde d'Hérouville, une enfant encore, car elle comptait treize ans tout au plus. Elle servait de mère à Mathilde qui n'avait jamais connu la sienne.

Rien ne se pouvait imaginer de plus spirituel que cette petite fille. Tancredi l'adorait ; il aurait voulu pouvoir ne s'en séparer jamais ; il se préoccupait de son avenir et déjà lui cherchait un mari futur parmi l'élite de la jeune noblesse.

Deux routes conduisaient au château de Randan. L'une, route royale, située sur la rive droite de la Seine, bien entretenue, très fréquentée, et décrivant de nombreux détours. Une avenue, plantée d'une rangée quadruple de tilleuls séculaires la reliait à la grille du parc.

L'autre voie de communication était un chemin de traverse, placé sur la rive gauche, très étroit, fertile en ornières, tracé tant bien que mal au milieu des champs et des bois, et abrégant la distance de près de deux lieues.

Tancredi, dont les chevaux arabes étaient incomparables pour la rapidité de leur allure et la sûreté de leurs pieds, prenait de préférence le chemin qui le conduisait à son but en moins d'une heure.

Arrivé en face du château, il s'en trouvait encore séparé par la Seine, très large et très profonde en cet endroit.

Il appelait alors le passeur, et ce dernier, généralement endormi, se levait, s'habillait à la hâte, sortait de sa cabane et détachait le bac sur lequel Tancredi s'élançait toujours à cheval, au grand effroi du bonhomme qui soutenait, non sans quelque apparence de raison, que son bateau plat, de petites dimensions, fabriqué tout exprès pour le transport des paysans, finirait un jour ou l'autre par chavirer sous le poids insolite et sous les mouvements brusques de deux chevaux ardents et nerveux.

— Eh bien ! répliquait le marquis en riant, si la Seine, par ma faute, engloutit ton bac, je t'en ferai faire un autre tout neuf. Tu vois donc que tu ne pourras que gagner au change.

— Mon bon seigneur, répondait l'homme, ça n'est pas ça qui m'inquiète, madame la duchesse et vous, c'est connu, vous êtes des nobles bien justes et bien généreux.... Mais ce beau bac tout neuf, je ne le verrais pas....

— Pourquoi donc ?

— Parce que je serais noyé....

— Tu ne sais pas nager ?

— Comme un chien de plomb, mon bon seigneur....

— Eh bien, moi, je nage comme un terreneuve, et, si tu coules, je te promets de te retirer.... te voilà tranquille j'espère....

Le bonhomme gardait le silence, mais il hochait la tête d'un air mal convaincu, tout en manœuvrant habilement la longue corde qui traversait la Seine, et en faisant glisser le bac sur les eaux.

Tancredi descendait sur l'autre bord et payait d'une façon toute princière, non seulement le service rendu, mais encore les terreurs du bonhomme.

Instruit de quelques-uns de ces détails, le baron eut aux lèvres un sourire d'une expression infernale.

— Marquis d'Hérouville, maintenant je te tiens ! se dit-il à lui-même, et, aussi vrai que je m'appelle Roland de Lascars, cette fois tu ne m'échapperas pas !....

Le soir de ce même jour, vers les neuf heures, le baron, parfaitement déguisé, se rendit au cabaret de Sauvageon, dans lequel nous avons déjà conduit nos lecteurs pendant la soirée du 29 mai.

Cinq ou six hommes, assis aux petites tables de bois blanc, buvaient et fumaient, en se livrant à une conversation bruyante pleine de formules énergiques et argotiques.

Au moment où Lascars franchit le seuil, cette conversation s'interrompit soudainement et fut remplacée par le silence le plus complet.

En même temps les regards des buveurs, tournés vers le nouveau venu avec une expression peu bienveillante, lui prouvèrent qu'il était l'objet d'une défiance absolue.

Roland s'aperçut à merveille de l'impression produite par son entrée, mais il ne s'en inquiéta point et, s'asseyant devant une table isolée, il demanda de l'eau-de-vie.

— C'est vous qu'on appelle Sauvageon.... dit-il ensuite d'une voix très basse au cabaretier qui venait de le servir.

— C'est moi qui suis Sauvageon.... répondit le petit homme. Qu'est-ce que vous me voulez ?

— Obtenir de vous un renseignement....

— Un renseignement ! répéta Sauvageon à haute voix, en échangeant un regard significatif avec les hôtes de son cabaret, va pour le renseignement.... de quoi s'agit-il ?

— D'un homme qui vient ici presque chaque jour, et que j'ai besoin de voir ce soir même....

— Comment appelez-vous cet homme ?....

— Huber. Savez-vous s'il doit venir, et pouvez-vous m'indiquer l'endroit où je serai certain de le rencontrer cette nuit ?....

— Vous vous adressez mal, répondit Sauvageon avec une indifférence affectée, je ne connais personne qui s'appelle comme vous dites....

— C'est impossible....

— Pourquoi ?

— Je sais très positivement qu'Huber est de vos habitués, et j'ai eu déjà rendez-vous ici, avec lui....

— Alors demanda le cabaretier, vous prétendez le connaître ?

— Je le prétends, parce que c'est vrai....

— Dans ce cas, regardez autour de vous, et voyez si l'un de ces hommes est celui que vous cherchez....

— Inutile, répondit Lascars, c'est dans les ténèbres qu'Huber et moi nous sommes rencontrés, et, par conséquent, son visage m'est inconnu....

Les buveurs écoutaient attentivement ce dialogue, et quoi qu'il en soit à voix basse, ils n'en perdaient pas une syllabe. Les dernières paroles de Lascars furent accueillies par un éclat de rire universel.

En même temps, un homme court et massif, aux épaules larges, à la figure de boule-dogue, quitta la place qu'il occupait, vint se poser carrément devant le baron, et lui dit d'un ton brutal et grognard :

— Mille cornes du diable, si M. de Sartines nous envoyait toujours des espions de ta force, nous pourrions dormir sur nos deux oreilles !.... Tu ne sais pas ton métier, mon bon garçon, et tu ne le sauras jamais, faute de temps pour l'apprendre, car d'ici à deux minutes, tu vas faire dans la Seine un fort joli plongeon, avec une pierre au cou suffisamment lourde pour t'empêcher de remonter....

Lascars ne parut point intimidé par cette menace.

— C'est vous qui êtes Huber.... dit-il, je vous reconnais à la voix....

— Dans ce cas, reprit le chef des lapins (car en effet c'était bien lui), dépêche-toi de me regarder pour me reconnaître dans l'autre monde.... attention, vous autres !.... une !.... deux !.... y sommes-nous ?

— Nous y sommes.... répondirent les buveurs, qui venaient d'entourer Lascars avec une rapidité effrayante, de le saisir, de le soulever, et qui l'étreignaient de manière à paralyser de sa part toute tentative de résistance.

Lascars comprit alors qu'un péril très sérieux et très immédiat le menaçait.

— Prenez garde à ce que vous allez faire !.... s'écria-t-il, vous me prenez pour un espion et je suis un des vôtres.... c'est moi qui ai traité avec Huber, sur la grève, à vingt pas d'ici, dans la soirée du 29 mai....

Le chef des Lapins adressa l'oreille.

— Quel était le motif ? demanda-t-il.

— Je viens du Nord, et j'arrive à Versailles ; pardieu !.... répliqua Lascars.

— Cornes du diable !.... il fallait donc le dire tout de suite ! un peu plus, et vous étiez noyé !.... Rendez la liberté à monsieur, mes petits lapins.

Les lieutenants d'Huber obéirent à l'instant même, et Lascars rentra en possession de sa personne.

— C'est très désagréable, ce qui vient de vous arriver, mon cher monsieur.... reprit le bandit, désagréable pour moi tout autant que pour vous, croyez-le bien, et je ne me consolerais point si je vous avais fait jeter à l'eau tout à l'heure, ainsi qu'il s'en est manqué de bien peu ; mais, franchement, c'est votre faute.... Une autre fois, quand vous viendrez n'importe où trouver de bons garçons, commencez par vous faire reconnaître, et ne courez plus le risque de passer pour ce que vous n'êtes pas.... vous en reconnaîtrez les inconvénients.

— Merci de l'avis.... répondit Lascars.... j'en profiterai, soyez-en certain.

— Et maintenant, continua Huber, parlons un peu de ce qui vous amène, car je ne suppose pas que vous soyez venu me relancer sans motif.

— Et vous avez parfaitement raison.

— De quoi s'agit-il ?

— J'ai besoin de vous.

— C'est au mieux.... je suis à votre entière disposition, avec mes lapins, moyennant un prix raisonnable, bien entendu.

— Vous serez largement payés.

— Cela étant, regardez la chose comme conclue.... En quoi pourrions-nous vous être utiles ?....

— J'ai un ennemi.... commença Roland.

— Et vous désirez vous débarrasser de lui.... interrompit Huber, rien au monde n'est plus naturel et plus légitime ; nous vous débarrasserons, cher monsieur, gardes-vous d'en douter ! Le personnage en question est-il gentilhomme ?

— Oui.

— Il vous en coûtera quelque chose de plus que s'il s'agissait d'un simple bourgeois, c'est dans le tarif.

— Peu m'importe.

— Oh ! je sais que vous êtes rond en affaires.... Est-ce à Paris que nous devons travailler ?

— Non.

— Où donc, alors ?

— A quatre lieues d'ici, environ.... sur les bords de la Seine.... un peu au-dessus de Villeneuve-Saint-Georges.

— Seulement quatre lieues ! les frais de déplacement seront peu de chose.... y aura-t-il des murailles à franchir ?.... des portes à briser ?

— Rien de tout cela.... il ne s'agit que d'attendre notre homme au passage et de ne le point laisser échapper....

— Sera-t-il seul ?

— Il n'y aura qu'un domestique avec lui....

— Maître et valet armés jusqu'aux dents, sans doute ?

— Point d'autres armes qu'une épée.

— Le gentilhomme est donc sans défiance ?

— Tout à fait.

— L'imprudent !.... tel que vous me voyez, moi, j'ai passé ma vie à me défier des hommes et des choses, du connu et de l'inconnu, et je m'en suis bien trouvé.... L'attaque aura-t-elle lieu le jour ou la nuit ?

— La nuit, ou, du moins, à une heure assez avancée dans la soirée.

— De mieux en mieux.... Rien ne donne du cœur à mes

lapins comme l'obscurité !... Vous qui connaissez le lieu de l'action, avez-vous préparé un petit plan ?...

—Oui et non... ma confiance en votre habileté est sans bornes ; je compte donc vous laisser une entière liberté d'action, mais j'ai quelques idées que je crois assez bonnes.

—Voulez-vous me les soumettre ?

—Les voici...

Lascars mit Huber au fait des particularités relatives aux fréquentes visites du marquis d'Hérouville à la duchesse de Randan.

Il lui porta du bac dans lequel Tancrède traversait la Seine avant d'arriver au château.

—Mon avis, fit-il en achevant, est qu'il faudrait attaquer sur la rivière... Est-ce aussi le vôtre ?

—Sans aucun doute... nous prendrons le bateau de Sauvageon.

Le maître du cabaret n'avait pas perdu un seul mot de l'entretien qui précède.

En ce moment il intervint.

—Mon bateau ! s'écria-t-il, vous prendrez mon bateau ! voilà qui est bientôt dit ! Et, s'il lui arrive un accident.

—Combien vaut-il, ton bachot ?... demanda Huber.

—Cent livres, tout au moins...

—Eh bien ! monsieur déposera dans tes mains cent livres, en or, et tu ne courras nul risque de perte avec un tel nantissement... Cela te va-t-il ainsi ?

—Cela me va, mais à une condition...

—Laquelle ?

—C'est que je serai de la partie...

Huber se mit à rire.

—Ah ! ça mais, fit-il ensuite, tu es donc un brave à trois poils, bonhomme Sauvageon ? qui s'en serait douté...

Le cabaretier se rengorgea.

—Je suis plus brave, peut-être, répliqua-t-il, que certains dont on parle fort, et qui font beaucoup de bruit et peu de besogne...

J'ai manqué ma vocation, j'étais né pour manier l'épée et le pistolet et mener grand bruit sur la terre.

—Soit, répondit le chef des lapins, tu viendras avec nous, je te le promets, et nous jugerons de ton mérite en te voyant à la besogne...

Puis, se tournant vers Lascars il ajouta :

—A quand l'expédition, s'il vous plaît ?

—A demain soir... répondit le baron.

—Il ne nous reste donc plus à traiter que la question de détails, et nous allons le faire sur-le-champ.

Au bout d'une demi-heure, Lascars quittait le cabaret de Sauvageon, après être tombé d'accord avec Huber sur le prix du sang et lui avoir assigné un lieu de rendez-vous pour le lendemain.

(La suite au prochain numéro.)

LE DRAPEAU

(Suite)

Sa première préoccupation, en voyant Malapeyre décidément alité, fut de trouver un médecin. Il eût refusé pour lui tous les soins, prétendant que la médecine est la pire des maladies, mais, pour son ami, il devint croyant. Ce fut d'abord tout une affaire pour découvrir ce docteur. Personne, dans l'hôtel, n'entendait un mot de français ; Fougerel se heurtait à des Allemands qui le regardaient en ouvrant de larges bouches et de grands yeux. Alors, il s'emportait, et peut-être les autres mettaient-ils une véritable malice à ne le point comprendre. Le vieux soldat se sentait perdu dans cette ville où il n'avait ni un ami, ni un compagnon—personne—pour secourir avec lui un malheureux. Il lui prenait des colères sans raison ; il avait envie de repartir, d'emporter Malapeyre, de regagner Givet, de rentrer en France. Jamais la patrie ne lui avait semblé si chère, si attirante, si profondément bénie. La terre allemande lui brûlait les pieds.

Il parvint cependant à découvrir un médecin. C'était un vieux petit docteur fort savant, assez égoïste, n'aimant ni ne détestant les Français, dont il connaissait la langue, et tout entier à ses expériences. Il alla visiter Malapeyre qui, en le voyant, bondit sur son lit et dit :

—Qui vient là ? Je ne suis pas malade !

—Voyons, fit tout bas Fougerel, laisse-toi faire ; plus tôt tu seras guéri, plus tôt nous arriverons à Potsdam... au drapeau.

Ce mot : le drapeau, faisait sur Malapeyre des miracles. Il lui avait donné l'énergie de continuer, quoique malade, sa route de Givet à Namur, puis à Aix-la-Chapelle et à Cologne ; il lui donna la patience de tendre le poulx au docteur, de se laisser examiner et ausculter. Le médecin ne disait mot. Pas un muscle de son visage ne remuait. Après avoir considéré le malade, il lui dit *merci*, prit à part Fougerel et lui annonça que le cas était excessivement grave.

—C'est un accès de fièvre bizarre ; le cerveau est congestionné. Il faudrait beaucoup de soins.

—J'en aurai, dit Fougerel.

Il ne quitta plus dès lors le chevet de Malapeyre. Il demeurait dans la chambre, lisait, ou, à la fenêtre, regardait passer avec colère des détachements de soldats prussiens, cuirassiers lourds, fantassins automatiques, dont Fougerel n'entendait jamais le pas sur le pavé sans éprouver une colère sourde. Et, comme Malapeyre lui demandait alors quelquefois :

—Qu'est-ce que cela ? Quel est ce bruit ?

—Ça ! répondit-il, ne fais pas attention... des maçons qui passent !

Rien n'était plus touchant d'ailleurs et plus triste que ces deux hommes, perdus dans une ville allemande, l'un mourant, incapable de bouger, l'autre incapable de se faire comprendre, et jetés ainsi, tombés dans une au-

berge, où nul ne les savait au monde, où personne ne s'inquiétait de leur sort. Que de fois Fougerel qui, songeur, repassait au chevet de son ami tous les souvenirs de sa vie ; que de fois Malapeyre aussi, dans les rêves bizarres de sa fièvre, puis dans ses apaisements lucides, se disaient avec douleur que rien ne vaut le coin de terre où l'on est connu, aimé, où le chien familier court après vos pas, où les fleurs mêmes semblent vous reconnaître ; le coin de terre qui est plus encore que la patrie, qui est le foyer dans la patrie ! Comme ils se sentaient seuls, isolés, dans cette ville où tout leur était étranger, les mœurs, les voix, les visages ; où la langue de leur enfance était une langue inconnue, et de quelle mélancolie amère ils étaient intimement pénétrés, lorsque le soir venait et que parfois l'écho funèbre des tambours prussiens, battant la retraite, leur parvenait, au lieu du gai clairon et du lesté tambour français !

L'état de Malapeyre s'aggravait de jour en jour ; la fièvre n'était plus seulement menaçante, mais dévorante. Le pauvre homme avait désespérément maigri. Ses yeux brillaient d'un éclat de mauvais augure dans son visage si ouvert auparavant, maintenant creusé, méconnaissable. Malade, il avait toujours soif et trempait ses lèvres avec une avidité bestiale dans la tasse d'orangeade que lui tendait Fougerel. Très souvent, il parlait avec une volubilité inquiétante, disant des mots bizarres, racontant des batailles que Fougerel ne connaissait pas. C'était le délire. Puis à ces fébriles accès succédaient des torpeurs profondes, des atonies comateuses, des sommeils qui faisaient peur. Combien de fois, regardant cette figure mâle, si franche et si française, ce profil amaigri de soldat assoupi par la fièvre, ce crâne chauve où l'on eût retrouvé la trace d'un coup de sabre, cette tête endormie qu'éclairait faiblement une lampe, Fougerel, en suivant sur la joue du malade la trace cruelle de la fièvre, sentit lentement une larme couler sur sa joue jusqu'à sa moustache, tandis qu'un soupir, gros comme un sanglot, soulevait sa poitrine !

—Pauvre vieux, murmurait alors Fougerel, étais-tu donc né pour mourir ici ?

Parfois encore, le soir, tandis que Fougerel demeurait ainsi, aux côtés du malade, on entendait passer, dans la rue, quelque bande bruyante d'étudiants qui chantaient à pleine voix des chants de guerre. Il semblait à Fougerel que ces chansons bachiques, jetées au vent après un repas arrosé de bière, l'insultaient.

Il croyait souvent entendre, parmi ces mots allemands, ce nom belge, Waterloo. Le capitaine alors serrait les poings ou fredonnait en lui-même quelque refrain du pays, pour ne pas entendre, pour étouffer à son oreille les échos de la rue allemande.

Une nuit, Fougerel veillait. Malapeyre s'était endormi, après une journée de crise. Fougerel avait pris son repas à ses côtés, allumé la lampe, ouvert un livre français acheté la veille, et là, durant trois heures, Malapeyre n'avait point bougé. Il était une heure du matin environ. Fougerel, à la fenêtre, regardait, à travers les vitres, les silhouettes curieuses des vieilles maisons qui se dressaient devant lui, se découpant avec leurs toits élevés sur un ciel d'un bleu pâle, criblé d'étoiles, lorsque, en entendant un bruit vers le lit du malade, il se retourna. Malapeyre s'était mis sur son séant, et, le bras gauche appuyé sur l'oreiller, soutenait le poids de son corps, il étendait devant lui son bras droit qui sortait, maigre et nu, de sa manche de chemise. Les yeux du capitaine étaient hagards et comme effrayés. Il ne disait rien, mais il désignait quelque objet, quelque vision contre la muraille.

—Fougerel !... Pierre !... Pierre !... disait-il. Ote cela ! ôte cela ! Je t'en prie ! Je ne veux pas, je ne veux pas voir cela !

Fougerel s'était approché. Il prit Malapeyre par les épaules, forçant le malade à le regarder dans les prunelles, et, doucement.

—Voyons, dit-il, qu'as-tu ? Que veux-tu ?

—Que tu enlèves cela, c'est ce qui me tue, dit Malapeyre en montrant du doigt deux gravures encadrées de bois jaune et suspendues à la muraille.

Ces gravures, Fougerel les avait aperçues déjà, mais sans les examiner de près, sans se rendre compte du sujet qu'elles représentaient. C'était deux reproductions de tableaux célèbres en Allemagne, l'un montrant la fin de la bataille de Leipzig, l'autre la poursuite de l'armée française vaincue, après Waterloo, par la cavalerie prussienne. Des deux côtés, même spectacle : des grenadiers prussiens, avec leurs shakos bas surmontés de pompons énormes, éventraient ici des fantassins français, tandis que là des hussards de la mort sabraient furieusement des grenadiers de la garde et leur enlevaient leurs aigles.

—Ote cela, répétait Malapeyre, ôte cela ! ce n'est pas vrai, ils n'ont pas pris le drapeau, ils ne l'ont pas pris ! Tu l'as enterré, tu sais bien... Enterré... Je te dis qu'ils ne l'ont pas pris !... Ote ces images, ôte-les ; elles mentent, Fougerel, tu sais bien qu'elles mentent !

L'état de Malapeyre était une sorte de délire terrible ; un moment il se leva, droit sur son lit, montrant ses jambes amaigries aux nerfs tendus comme des cordes, et il voulut lui-même arracher ces tableaux insultants de la muraille. Il retomba, brisé, au milieu de son

accès de rage, et demeura étendu de toute sa longueur sur son lit. Fougerel le couvrit, l'enveloppa avec des soins de mère. Puis il alla dans un coin de la chambre prendre une chaise pour atteindre les cadres où le mourant aurait pu lire ce nom sinistre : Leipzig.

Au moment où il s'approchait encore du lit, son regard rencontra le regard de Malapeyre, mais non plus menaçant cette fois, ni en quelque sorte fiévreux, mais calme, triste, presque attristé. Le délire avait cessé brusquement, faisant place à cet apaisement affaibli, comme tomberait une voile. Fougerel recula et se sentit troublé ; il lui semblait que, dans les yeux tout à l'heure enflammés de Malapeyre, brillait maintenant une larme. Le moribond sortit alors de dessous sa couverture sa main maigre et la tendit à son vieil ami.

—Que tu es bon ! dit-il d'une voix pénible, lente et grave ; que tu es bon, mon pauvre Fougerel ! Tu voilà garde-malade, à présent. Console-toi, ajouta le moribond après un soupir, tu n'a pas longtemps à faire ce métier. C'est fini. Je sens que c'est fini.

—Es-tu fou ? dit le capitaine. C'est bien intelligent ce que tu dis là ? Je t'en fais mon compliment.

—Sans doute, reprit Malapeyre, c'est peut-être triste, mais c'est vrai. Je te rends malheureux en te faussant compagnie ; ce n'est point ma faute. Ah ! Fougerel, si je regrette quelqu'un au monde, mon brave et bon Fougerel, tu peux bien dire que c'est toi !

—Tu n'as rien à regretter ; tu n'es pas mort, que diable ! et avant dix jours tu seras à Potsdam. Entends-tu, Potsdam ?

—Oui, oui, répondit Malapeyre en hochant la tête.

Je sais bien, c'est la terre promise, mais on n'y entre pas comme l'on veut. Je sens que je n'irai pas plus loin, mon pauvre ami... Tu sais que j'ai déjà failli mourir une fois dans ce pays-ci, à l'hôpital de Mayence, blessé, à demi perdu. Il paraît que ma destinée était de rester en Allemagne. Ce qui me navre, ce qui me torture Fougerel, c'est de tomber comme ça, en route, bêtement, sans avoir fait ce que tu sais... Toi, c'est bien, tu es heureux. Tu iras là-bas. Je t'envie cette joie-là. C'eût été bon de revoir le chiffon, de leur reprendre le drapeau qu'ils ont volé... Si je pouvais marcher, j'irais, fût-ce sur les genoux. Du moins, vieux, ne manque pas de faire ce que je vais te demander. Ecoute ! tu as beau te faire illusion ou essayer de m'en conter, je m'en vais. A nos âges, des patraques comme nous sont tuées par un coup de vent, après avoir résisté aux coups de sabre. Eh bien ! quand ce sera fini, Fougerel, quand tu ne m'auras plus là, continue ta route seul ; fais ce que nous voulions à nous deux. Arrache-le, ce drapeau du 1^{er} grenadiers, et rapporte-le en France ; et, quand tu l'auras pris, quand il sera à toi, quand il sera à nous, alors reviens de ce côté, va vers le coin de terre où tu m'auras couché, et, frappant du pied, mon vieux camarade, à l'endroit où je dormirai, dis-moi seulement ces mots : "Le drapeau est repris, Malapeyre !" et je te jure que j'entendrai !

Le vieux soldat avait lentement prononcé ces paroles qui, dans le silence de la nuit, retentirent déjà comme des accents d'outre-tombe. Fougerel, qui ne se sentait point facilement ému d'ordinaire, eut comme un frisson le long du corps. Mais lorsque Malapeyre lui dit, après un court silence :

—Tu me le promets, n'est-ce pas ?

Il se redressa, regarda son ami bien en face, et lui tendant sa large main :

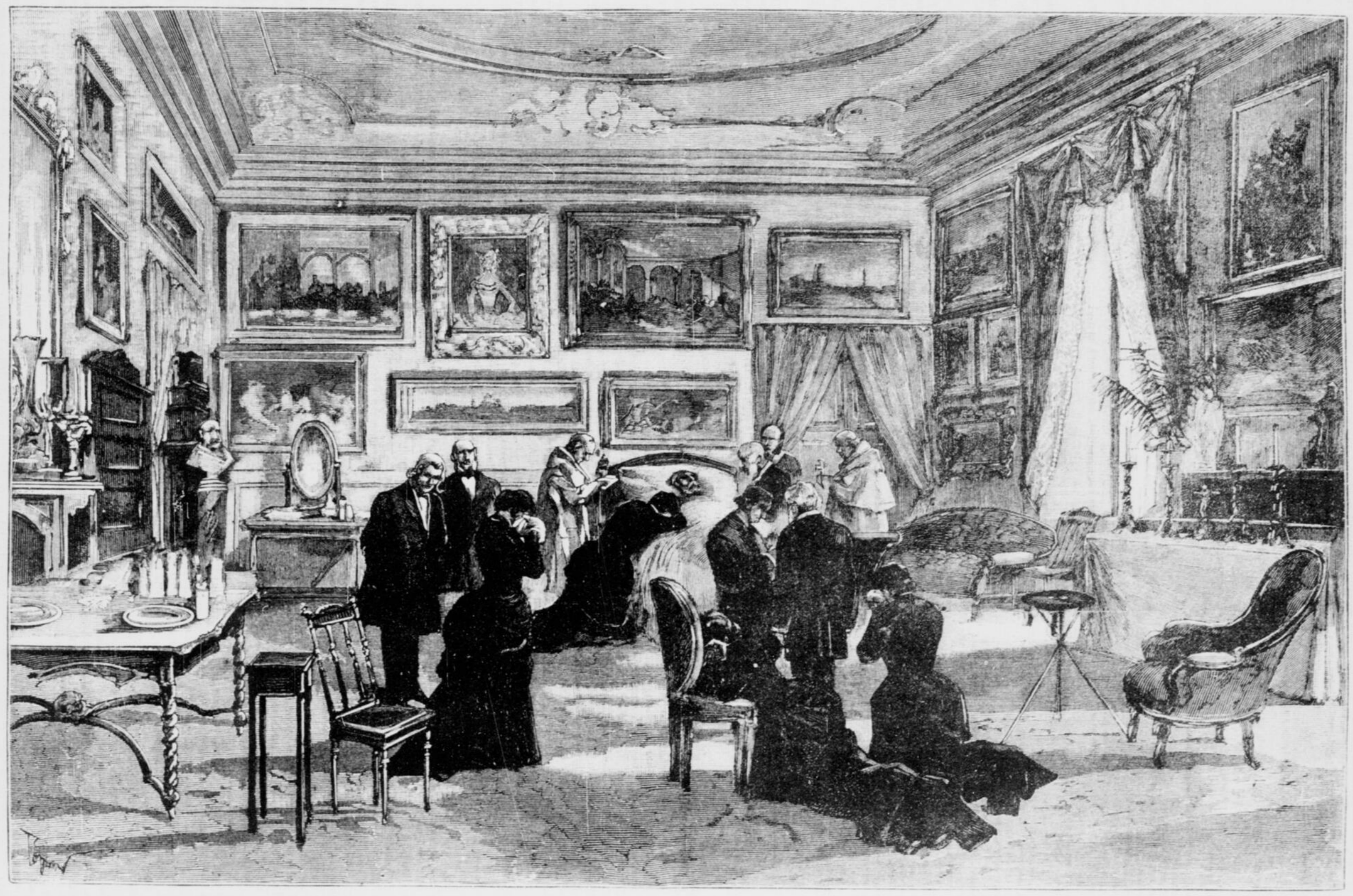
—Je te le jure ! répondit-il.

Le survivant recevait, grave et résolu, la consigne que dictait le moribond.

La nuit fut longue encore. Malapeyre s'affaiblissait de plus en plus. La fièvre des derniers jours avait décidément cessé, mais en laissant ce pauvre corps en proie à la prostration la plus grande. Le capitaine était à bout de forces. Il n'y avait plus de vivant en lui que ses deux yeux noirs, qui brillaient d'un feu étrange ; ses lèvres pâles tremblaient, et le mal avait en quelques jours émacié ce visage robuste, creusant d'un doigt cruel les tempes et les joues, et faisant saillir les pommettes. Parfois, lorsque Malapeyre, accablé, fermait enfin les yeux et qu'il demeurait ainsi étendu, la bouche ouverte et les paupières closes, Fougerel se demandait avec effroi s'il était mort, et, s'approchant alors, il se penchait pour écouter la respiration du malade ; mais, au mouvement de son ami, le capitaine ouvrait les yeux et fixait sur lui ses prunelles ardentes, tandis que ses lèvres essayaient de sourire.

Le matin, vers l'aube, Malapeyre fut pris tout à coup d'un frisson singulier. Il porta la main à sa gorge, et, d'un ton bas, demanda à boire ; puis, comme Fougerel lui tendait, du bout de la cuillère, une potion, ses dents mordirent durement le métal, et il repoussa avec un geste sec le bras de son ami. D'un mouvement saccadé il s'était redressé encore une fois, et, désignant toujours les images appendues au mur : "Non, non, dit-il d'une voix rauque... C'est faux !... Ils sont trop !... Le drapeau..." Il répéta encore, avec un accent à la fois plein de menace et de déchirement ce mot, le dernier qui vint à ses lèvres : le drapeau ! et il retomba raide, les yeux fixes, sur l'oreiller.

Fougerel lui avait pris la main ; il la sentit se contracter, se serrer, et, le regard abaissé sur ce mort, le



LA CHAMBRE MORTUAIRE DE M. LE COMTE DE CHAMBORD

capitaine demeura debout, laissant couler silencieusement ses larmes et sentant les doigts de Malapeyre se glacer entre les siens.

JULES CLARETIE

(A suivre)

NOUVELLES DIVERSES

—Il est question de l'établissement d'une université catholique à Londres.

—Les dépêches annoncent encore un assez grave accident de théâtre à Vienne.

—Sir Charles Tupper reviendra probablement d'Europe au commencement de janvier.

—Le câble reliant l'Europe au Brésil s'est rompu entre l'île de St-Vincent et Fernambouc.

—Un Chinois mormon a été pendu à Oregon Short Line, E.-U., pour outrage à une enfant.

—L'athée Bradlaugh se propose de réclamer son siège à la prochaine réunion du parlement anglais.

—Un député libéral vient de perdre son mandat et d'être déqualifié par les tribunaux à Manitoba.

—La cour de Berlin a donné l'ordre de saisir et de détruire les traductions de Zola, *Pot-Bouille* et *Nana*.

—Le cardinal McCloskey a ouvert le quatrième concile provincial de la province ecclésiastique de New-York.

—La prison d'Ashville (Ohio) a été consumée par les flammes il y a huit jours. Un prisonnier a été brûlé vif.

—Les deux hôtels St-Lawrence et Windsor, de Montréal, ont souscrit \$1,500 pour le prochain carnaval.

—Les esprits sont très montés à Canton, et une attaque générale contre les européens peut avoir lieu à tout moment.

—La police irlandaise vient de découvrir à Cork un dépôt d'armes destiné tout probablement à un soulèvement fénién.

—On s'attend en Chine à voir les Pavillons Noirs prendre l'offensive contre les Français dans une quinzaine de jours.

—L'église catholique et le presbytère de Nelson, dans le comté de Northumberland, N.-B., ont été détruits par un incendie.

—Un incendie qui a éclaté il y a huit jours, dans le quartier de Kadi Keni, à Constantinople, a détruit 300 maisons.

—Le nombre des élèves qui fréquentent les écoles catholiques d'Ottawa est de vingt pour cent plus élevé que les années précédentes.

—Une dépêche d'Oran (Algérie) annonce que Si-Sliman, le célèbre chef insurgé, a été massacré dans un festin qui lui a été offert par deux autres chefs.

—Le bruit court que des soldats allemands ont été attaqués sur une route dans les environs de Strasbourg et qu'un officier des uhlands a été tué.

—On a reçu pour l'Exposition, à Boston, 178 caisses de marchandises venant de France, d'Allemagne, d'Autriche, d'Italie, d'Irlande et de Chine.

—Le montant des revenus, résultant du transport des passagers sur le chemin de fer canadien du Pacifique, a doublé dans le cours de la dernière année.

—Joe Vincent a racheté le fameux yacht du marquis de Lorne, le *Nautilus*. Le marquis avait acheté lui-même ce yacht de notre fameux canotier, il y a deux ans.

—Madame Charles Richer, de Marieville, R. L., Etats-Unis, qui est âgée de 59 ans, a mis au monde une fille il y a quelques jours. La mère et l'enfant se portent bien.

—Le colonel Strader, éleveur de chevaux à Louisville, E.-U., a tué son domestique nègre, Bradford Foster, pour avoir laissé un étalon s'échapper de ses écuries.

—Une petite fille du nom de Johnson, de Mobleton, Ohio, a dit dernièrement que sa mère avait tordu le cou de son jeune enfant et qu'elle l'avait enterré. La mère nie le crime.

—Les délégués des Jésuites de toutes les parties du monde sont arrivés à Rome pour élire un successeur au Père Becks, général de l'ordre, dans le cas où celui-ci viendrait à mourir.

—Le pape a donné audience à 5,000 prêtres italiens. Sa Sainteté leur a dit que leur présence au Vatican était une marque de l'union qui existait entre le clergé et le Saint-Siège.

—L'*Univers*, de Paris, annonce que deux missionnaires catholiques ont succombé à la suite des mesures prises par les Hovas. Le P. de Baltz et le F. Brutail seraient morts à peu près de faim.

—D'après les statistiques recueillies en Egypte par le conseil américain, il paraît que du 23 juin au 26 août dernier, il est mort en ce pays, des suites du choléra, 26,579 personnes.

—Le sauvage Sougraine, arrêté il y a quelque temps sous l'inculpation d'avoir assassiné sa femme et incarcéré à Québec, a été condamné à subir son procès devant la cour criminelle.

—Mann, le meurtrier de la famille Cooke, qui sera pendu le 12 octobre courant, à l'Original, a fait une nouvelle confession de son crime au gouverneur de la prison. Cette confession sera publiée après l'exécution.

—M. Maillé, à l'emploi de M. Quinn, cultivateur de la Longue-Pointe, a trouvé la semaine dernière, vis-à-vis ce village, le corps de Joseph Anmond, âgé de 7 ans, qui s'est noyé le 19 septembre, vis-à-vis la Terrasse Molson.

—Le steamer *Coptic*, arrivé à San Francisco, de Hong Kong, a apporté la nouvelle que le choléra a fait son apparition à Pékin. On se souvient que l'existence du choléra a été déjà signalée à Siratow il y a quelques semaines.

—Les juifs qui fréquentent la synagogue de la rue Saint-Constant, ont décidé d'ériger un nouveau temple dans les environs du carré Phillips. La bâtisse doit coûter \$50,000 et on se propose de commencer les travaux de suite.

—M. Charles J. Guy, l'avocat retenu pour la défense de O'Donnell, s'est vu refuser l'accès auprès de son client. Le directeur de la prison a déclaré que, O'Donnell étant citoyen américain, le consul des Etats-Unis serait le premier à communiquer avec lui au sujet de sa défense.

—La Russie entend ne pas laisser sa flotte en arrière de celle des autres puissances. Elle vient de commander en Angleterre des feuilles d'acier entrant dans la construction des vaisseaux blindés pour une somme de 12,000,000 de roubles.

Un bon mot.—Une des meilleures médecines aujourd'hui pour le public américain est bien sans contredit les Amers de Houblon. Vous les voyez partout. Tout le monde en fait usage. Ce n'est pas une liqueur alcoolique, c'est un breuvage bienfaisant. Si vous n'en êtes pas bien certain essayez-les vous-même. — *Number News.*

DE TOUT UN PEU

John Wonnemaker, le grand marchand de nouveautés de Philadelphie, paie annuellement pour ses annonces une somme de \$200,000 et fait un bénéfice d'environ \$1,000,000.

La fabrication des éventails est une industrie en exploitation, au Japon, depuis mille ans. Les districts manufacturiers sont d'Osaka, Kioto et Nagaya. Sur une population de 1,500,000 habitants, on en compte environ 100,000 employés à cette fabrication spéciale.

Voici la formule d'une pâte épilatoire très efficace :

Chaux vive.....	30	grammes
Nitre.....	4	—
Lessive.....	125	—
Orpiment.....	12	—
Soufre.....	4	—

On fait évaporer jusqu'à consistance convenable et on applique sur la partie velue pendant cinq minutes environ, ou tout au moins jusqu'à ce que l'action caustique se fasse légèrement sentir, puis on enlève la pâte, on lave à grande eau et on applique du cold cream.

N'employer les préparations de cette nature qu'avec une extrême prudence, en raison de l'arsenic qui se trouve dans l'orpiment.

On a beaucoup parlé de duels ces temps derniers. Se rappelle-t-on l'affaire de Mirès et de Millaud ?

C'était à Bordeaux, lors de la première jeunesse des deux financiers.

Quelques paroles assez vives avaient été échangées. Les amis intervinrent pour envenimer la querelle. Une rencontre fut décidée.

On était au printemps. Les témoins, méprisant la poudre et les balles, chargèrent les pistolets avec trois ou quatre hannetons, qu'ils firent descendre dans le canon.

On plaça les adversaires à la distance convenue, en leur recommandant d'attendre le signal pour tirer.

Ils étaient là, droits immobiles, l'œil fixé sur le point de mire, quand presque au même temps ils virent quelque chose remuer, battre des ailes et s'envoler !

Il y eut un éclat de rire général, et on alla déjeuner.

Les chemins de fer des Etats-Unis ont une dette de \$1,500,000,000.

LES ECHECS

Montréal, 4 octobre 1883.

Adressez les communications concernant ce département à O. TAZDOK, 698, rue Saint-Jacques (ouest).

SOLUTIONS JUSTES

No 372. — MM. J. T. Boivin, Saint-Jérôme, V. Hudon, E. L., Trois-Rivières; L. O. P., Eugène-M. Ladouceur, Sherbrooke; L. I. Tongas, Toronto; C. H. Provost, Ottawa; H. Bégin, S. Tardieu, O. Pigeon, V. Gagnon, Québec; Honoré M., Louiseville; Un ami, Saint-Hyacinthe; N. P., Sorel; N. H. Guérin, Pointe-Lévis; I. Lamoureux, Lowell; J. Dubé, E. Lafrenais, P. Maurin, L. Dargis, D. Fabien, Montréal.

PETITES NOUVELLES

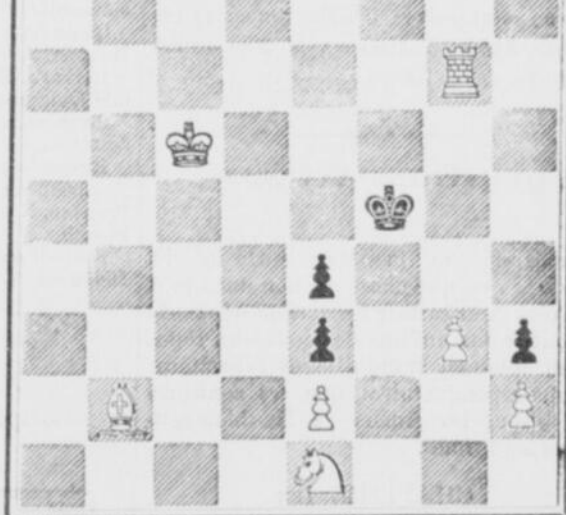
Nous lisons ce qui suit dans la *Vie Moderne* du 15 septembre : « M. le Dr Zukertort et M. Hoffer, rédacteurs du *Field*, sont retournés en Angleterre. Ils ont accepté avec la plus grande amabilité de faire quelques parties avec nos amateurs d'échecs, et notamment avec MM. Counsel, Istel, etc. M. Zukertort ne restera à Londres que peu de jours, et il partira immédiatement pour sa grande tournée d'échecs en Amérique jusque dans les Indes. »

Mademoiselle Beechey, le rédacteur de la colonne d'échecs de *Matlock Register*, ouvre un concours de problèmes en deux coups, pour lequel seront distribués quatre prix en ouvrages sur les échecs. Les 1er et 2e prix seront attribués aux deux meilleurs problèmes, le 3e sera donné au meilleur problème où le Roi noir aura le plus de liberté, et le 4e prix à celui où la Dame noire aura le plus de liberté. Chaque auteur peut envoyer autant de problèmes qu'il voudra, mais la publication de tous ceux reçus, n'est pas garantie. Devises et pli cachetés ne sont pas nécessaires. Les envois doivent être adressés au « Chess Editor, Mountain View, Clontarf, à Dublin (Angleterre). »

PROBLEME No. 373

Dédié à la mémoire de M. Jean Prett, respectueux hommage par M. LAMY

NOIRS.—4 pièces



BLANCS.—7 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 4 coups

SOLUTION DU No. 372

<i>Blancs</i>		<i>Noirs</i>
1 C 4e FD		1 ?
2 D ou C font échec et mat.		

Naissance

Au village St-Jean-Baptiste, le 1er courant, madame Jos. Lozeau, un fils.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composés les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGALE, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

Sommaire de la "Revue de la Mode" du 16 septembre

GRAVURES : Déshabillé élégant.—Dos de la toilette bleue de la planche colorée.—Broderie au point de marque.—Garniture brodée.—Dessin sur canevas Java.—Bande en tulle brodé.—Ecran.—Travail pour toile de fauteuil.—Col en broderie Richelieu.—Têtière.—Dentelle en frange à la fourche et crochet.—Tapis de table.—Confections d'automne et d'hiver (huit dessins).—Déshabillé d'intérieur.—Toilette de jeune fille.—Toilette en soie bleue.—Manteau d'automne.—Costume de jeune femme.—Jaquette pardessus.—Costume d'automne.—Pelisse.

TEXTES : Explication des toilettes et des ouvrages.—Courrier de la mode.—Chronique parisienne.—Les Origines de la soie.—Honka (suite).—Causerie financière.—Menus de la semaine.—Revue des magasins et de l'industrie.—Chiffres enlacés.

COUVERTURE : Récitations en famille.—Solutions des Récitations.—Petite correspondance.—Correspondance du docteur.—Avis divers.

GRAVURE COLORIÉE : Deux toilettes.

PATRONS ET BRODERIES : 1er Côté. Patrons : Visite Frontin.—Vêtement Tempête.—Manteau d'automne et d'hiver.—2e Côté. Broderies : Coin de couvre-pied.—Têtière.—Encadrement au passé.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$6 ; six mois, \$3 ; trois mois, \$1.50. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11 rue Hébert, Québec.

Sommaire du "Monde Illustré" du 15 septembre

TEXTES : Courrier de Paris, par P. Véron.—Nos gravures : les funérailles de M. le comte de Chambord ; M. Ivan Tourgueneff ; M. Geoffroy ; M. Paul Siraudin ; *Fin de saison*, tableau de M. Duez ; la fête de Saint-Cloud, à Buenos-Ayres.—Noces parisiennes : *Caniche* (nouvelle), suite, par Alain Bauquenne.—Courrier du Palais, par Petit-Jean.—Chronique musicale, par A. de La Salle.—Récitations de famille.—Le Monde financier.—Echecs, rébus et solutions.

GRAVURES : Le couvent de Castagnavizza, où sont déposés les restes de M. le comte de Chambord.—Vue générale de Goritz.—M. Ivan Tourgueneff.—M. Geoffroy.—M. Paul Siraudin.—Les funérailles de M. le comte de Chambord.—*Fin de saison*, tableau de M. Duez.—La fête de Saint-Cloud à Buenos-Ayres.—La statue du général Lafayette.—Echecs.—Rébus.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$5.40 ; six mois, \$2.80. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11 rue Hébert, Québec.

QUESTIONS VITALES

Demandez au meilleur médecin du monde si quelque chose est bon dans tout l'univers pour calmer l'irritation des nerfs et donner aux enfants des écoles un repos et un sommeil tranquille et réparateur. Il vous répondra ainsi que ses confrères que ce sont les Amers de Houblon sous toutes les formes.

CHAPITRE IER

Demandez à un ou plusieurs des plus éminents médecins du monde, quel est le meilleur remède pour guérir toutes les maladies de rognons ou des voies urinaires, telles que maladies de Bright, diabète, rétention d'urine, ainsi que toutes les maladies particulières aux femmes.

Alors ils vous diront explicitement et emphatiquement "Buchu."

Demandez aux mêmes médecins quel est le meilleur remède pour toutes les maladies du foie et de la dyspepsie, la constipation, les indigestions, la bile, la fièvre, la malaria, etc., et ils vous répondront : Mandragore ! ou Dent-de-Lion ! Depuis que ces remèdes sont combinés avec d'autres en égale quantité et mélangés avec les Amers de Houblon, de façon à ce que

(La fin à la semaine prochaine)

VARIÉTÉS

Entre concierges.
—En voilà un poseur que mon locataire du second ! fait l'un des portiers. Il est si réservé à notre égard. Il daigne tellement peu nous parler, à ma femme et à moi, que si nous n'ouvrons pas ses lettres, nous ne saurions jamais un mot de ses affaires !

Il y a quelques jours, vers une heure du matin, deux amis s'expliquaient dans le haut du faubourg Montmartre.

L'un avait saisi l'autre au cou et semblait se plaisir à l'étrangler. Le dernier poussait des cris déchirants.

Un passant, ému, accoste un sergent de ville :

—Pourquoi ne séparez-vous pas ces deux hommes !

—Monsieur, répondit l'agent, si je me permettais d'intervenir, ils se mettraient tous deux contre moi.

Un prince birman se promenait dans un cimetière, attristé par la vue de tous les mamelons de terre amoncelés qui marquent les sépultures.

Il aperçoit une jeune femme toute pâle, agenouillée sur un tertre tout frais, et qui avec son éventail faisait de grands gestes.

Le prince s'approche et dit à la belle affligée :

—Quel est le parent que vous pleurez ?

—C'est mon mari.

—Mais pourquoi éventer ainsi son tombeau ? Bouddha ne vous rendra pas le corps de votre époux !

—Ah ! répond la femme, c'est que je lui ai juré de ne pas me remarier avant que la terre qui le recouvre soit complètement sèche, et je viens chaque jour l'éventer pour que l'humidité disparaisse au plus tôt.

JEU DE DAMES

Adressez les communications concernant ce département à Jos.-E. T., 61 rue Versailles Montréal.

Solutions justes du problème français No 36

Montréal : J. Paradis, T. Amelin, V. R. Pleau et Firmin Gladu.

Ottawa : P. Branchon, J. Béliand, Jacques Trudel et Frs. Bouchard.

Hull : V. Morel E. Lapierre et Antoine Pinsonneault.

Québec : J. Falardeau, Z. Trudel, Ambroise Piché et N. Gingras.

Lévis : J.-B. Tremblay, Pascal Allard, Jérémie Ladurantaye.

Portneuf : Michel Thibaudeau et J.-B. Labranche.

Rimouski : V. Déziel, Louis Marchand, Frs. Charbonneau, E. Derome, O. Menta, Georges Primeau, Narcisse Trudel, Lucien Turcot et N. Blanchet.

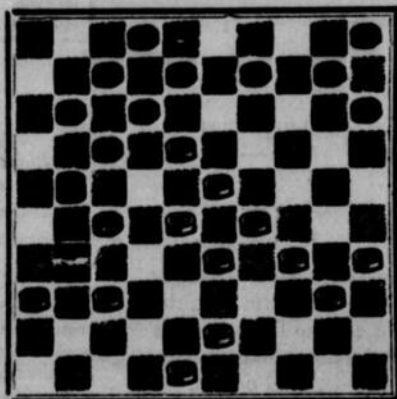
Saint-Jean, P. Q. : Joseph St. Onge, François Melançon.

PARTIE FRANÇAISE

PROBLEME No 37

Composé par M. A. Meandre

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Solution juste du problème No. 36

Blancs — 34 à 30, 38 à 32, 31 à 27, 42 à 37, 33 à 42 pr, 42 à 38, 48 à 19 pr 5, 25 à 5 pr 2 et gagnent.

CANAUX DU ST-LAURENT
Avis aux Entrepreneurs

Des soumissions cachetées, adressées au sousigné, et portant la suscription "Soumission pour les canaux du St-Laurent," seront reçues à ce bureau jusqu'à l'arrivée des malles de l'Est et de l'Ouest mardi le 13e jour de Novembre prochain, pour la construction d'une écluse et d'un bief régulateur, et pour creuser et agrandir l'entrée supérieure du canal Cornwall.

Aussi pour la construction d'une écluse, ainsi que pour agrandir et creuser l'entrée supérieure du canal du Rapide Plat, ou division centrale des canaux de Williamsburg.

On recevra aussi jusqu'à Mardi, le 27e jour de Novembre prochain, des soumissions pour prolonger les jetées et creuser, etc., le chenal à l'entrée supérieure du canal des Galops.

Une carte de l'entrée supérieure du canal Cornwall et de l'entrée supérieure du canal du Rapide Plat ainsi que des plans et devis des divers travaux, pourront être examinés à ce bureau et au bureau de l'ingénieur local, Dickenson's Landing, dès et après Mardi le 30e jour d'octobre courant, où des formules imprimées de soumission seront fournies.

Une carte, des plans et le devis des travaux à faire à la tête du canal des Galops pourront être examinés à ce bureau et à la maison de l'éclusier, près de l'endroit, dès et après Mardi, le 13e jour de Novembre prochain, où des formules imprimées de soumissions seront fournies.

Les entrepreneurs devront se rappeler que les soumissions doivent être faites strictement conformes aux formules imprimées, et—dans le cas de sociétés commerciales,—porter la signature particulière, l'occupation et le domicile de chaque associé ; et de plus, un chèque accepté par une banque pour la somme de deux mille piastres devra accompagner la soumission ; cette somme sera confisquée si le soumissionnaire refuse de signer le contrat pour les travaux aux prix et conditions mentionnés dans l'offre. Le chèque sera remis à ceux dont les soumissions n'auront pas été acceptées.

Le département ne s'engage pas, néanmoins, à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre,
A. P. BRADLEY,
Secrétaire.

Département des chemins de fer et canaux,
Ottawa, 28 septembre 1883.



Chemin de Fer Intercolonial

Arrangements d'été

COMMENÇANT LE 25 JUIN 1883

Des convois directs pour passagers circuleront tous les jours, le dimanche excepté, comme suit :

Part de Pointe Lévis.....	8 00 a. m.
Arrive à Rivière-du-Loop.....	2 15 p. m.
" " " " " " " " " " " "	12 41 " "
" " " " " " " " " " " "	1 22 " "
" " " " " " " " " " " "	2 07 " "
" " " " " " " " " " " "	4 03 " "
" " " " " " " " " " " "	7 23 " "
" " " " " " " " " " " "	6 55 " "
" " " " " " " " " " " "	8 00 " "
" " " " " " " " " " " "	9 50 " "
" " " " " " " " " " " "	11 32 " "
" " " " " " " " " " " "	2 05 a. m.
" " " " " " " " " " " "	8 00 " "
" " " " " " " " " " " "	10 00 " "

Ces convois se relient à la Courbe de la Chaudière avec les convois du Grand Tronc partant de Montréal à 10.15 heures p. m., et à Campbellton avec le bateau "Admiral," qui part le mercredi et le samedi pour Gaspé, Percé, Passabiatic, etc., etc.

Les trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche.

Les chars Pullman partant de Montréal les Lundi, Mercredi et Vendredi, se rendent à Halifax, et ceux des Mardi, Jeudi et Samedi à Saint-Jean.

On peut maintenant se procurer des billets pour tout le voyage à des prix d'excursion, pour aller, par char et par eau, à aucun endroit dans le bas du fleuve, Métapédia, Restigouche, Baie des Chaleurs, Ile du Prince-Edouard, et toutes autres places dans les Provinces Maritimes.

Pour les billets et toutes informations concernant les prix de passage et les taux de fret, l'heure des départs etc., adressez-vous à

G. W. ROBINSON,
Agent des passagers et du fret pour la division de l'Est,
No. 186, rue Saint-Jacques [en face du St-Lawrence Hall], Montréal.

D. POTTINGER,
Surintendant en chef.
Moncton, N.-B., 25 juin 1883.

LA POUDRE ALLEMANDE
SURNOMMEE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS
ET EST
Vendue chez tous les Epiciers respectables

70 CARTES DE VISITES avec votre nom.—En 10c caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes : Bouquets, Océans, Chronos, Paysages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complet pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonces. Diminution pour le commerce et les imprimeurs, 100 Échantillons de Cartes d'Annonces de Fantaisie, 50c. Adresse STEVENSON & BROS., boîte 22, Northford Ct.

Mousseau, Archambault & Lafontaine,

AVOCATS,

No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND)
MONTREAL

Hon. J. A. MOUSSEAU, | J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L.
C.R. et M.P., Pro-Gén. | P. E. LAFONTAINE, L.L.D.

LA COMPAGNIE

LITHOGRAPHIQUE - BURLAND

(LIMITÉE)

CAPITAL \$200,000

ELECTROTYPEURS,

LITHOGRAPHES,

IMPRIMEURS,

GRAVEURS,

EDITEURS,

ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY
MONTREAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

- Elle possède en outre
- 12 presses à vapeur.
- 1 machine patentée à vernir les étiquettes.
- 1 machine électrique à vapeur.
- 4 machines à photographie.
- 5 machines à gravure photographique.
- 5 machines à enveloppe.

Aussi : Machines à perforer, à couper, à marquer, presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soins et à des prix modérés.

Éditeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste promptement exécutées.

G. B. BURLAND,
Gérant.

"L'OPINION PUBLIQUE"

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement s'est que de \$3.00 par an.